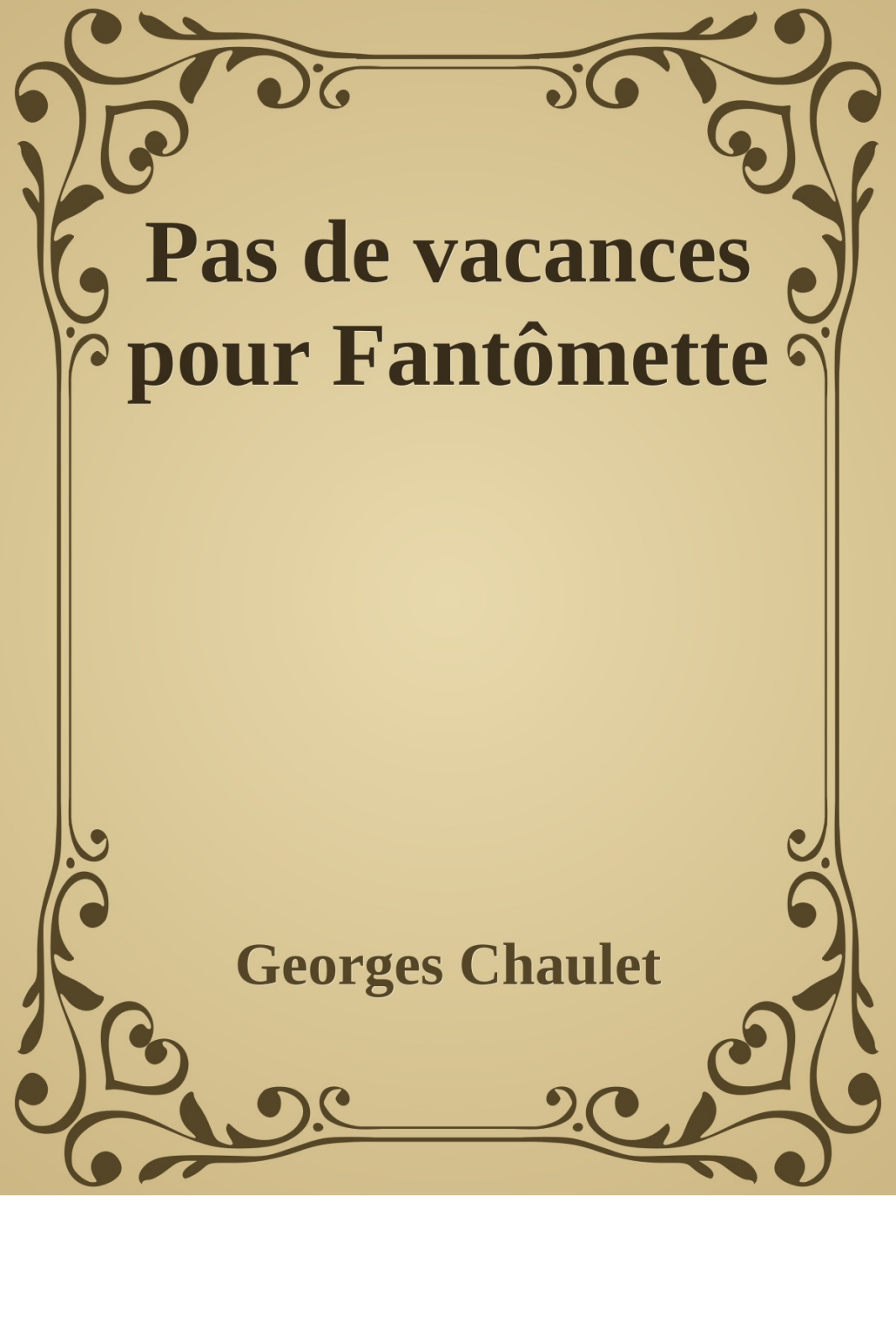


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Pas de vacances pour Fantômette

Georges Chaulet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PAS
DE VACANCES
POUR

FANTÔMETTE

PAR
GEORGES CHAULET



PAS DE VACANCES POUR FANTÔMETTE

par Georges CHAULET

*

NON, la jeune justicière masquée n'a pas le temps de se reposer : la chasse aux bandits ne lui laisse aucun répit. Mais même si elle trouvait le loisir de prendre du repos, il lui faudrait d'abord inventer un moyen pour sortir de la machine à laver dans laquelle elle se trouve enfermée!...



GEORGES CHAULET

**PAS DE VACANCES
POUR
FANTÔMETTE**

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

185

DU MÊME AUTEUR
dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Île de la sorcière* 1964 Août
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972

22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier

44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre

45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre

46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984

47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984

48. *Fantômette s'envole* 1985

49. *C'est toi Fantômette !* 1987

50. *Le retour de Fantômette* 2006

51. *Fantômette à la main verte* 2007

52. *Fantômette et le magicien* 2009

53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

TABLE

- I. BAIN FORCE
- II. ON LIQUIDE ET ON S'EN VA
- III. ÉTRANGES PAPIERS
- IV. LES OISEAUX S'ENVOLENT
- V. UN INDICE
- VI. MOTEUR AU POINT FIXE
- VII. ŒIL DE LYNX EST TROP CURIEUX
- VIII. UN BRILLANT REPORTAGE
- IX. FOUILLY
- X. VERS VELIVOLLES
- XI. LA FIN DE FANTÔMETTE
- XII. LES PRINCES D'ALPAGA
- XIII. LA VIE PÉRILLEUSE DE FICELLE



CHAPITRE PREMIER

Bain forcé



« LES MAINS en l'air! Fantômette, ne bougez pas! »

Fantômette éclata de rire et dit avec ironie :

« Comment voulez-vous que je lève les mains et qu'en même temps je reste immobile? Il faut choisir!

— Taisez-vous!

— Ah! Non. Je consens à ne pas bouger, mais si vous m'empêchez de parler, je vais faire un malheur... »

Elle croisa les bras, affichant un parfait mépris pour ses adversaires. Cette étrange scène se déroulait en pleine nuit, dans la boutique d'une laverie qui portait pour enseigne, en tubes lumineux bleus, le nom LAVTOUTBLANC.

Fantômette était adossée à l'une des six machines à laver qui s'alignaient le long d'un mur blanc orné d'ondulations bleues évoquant la mer. En face d'elle, négligemment accoudé au comptoir en forme d'S, Barberini réfléchissait. Par la porte du fond un autre homme apparut, d'allure chétive, et sournoise. Sa voix nasillarde évoquait un mirliton de foire. Il dit :

« Mon cher Barberini, il faudrait peut-être éteindre ces lumières. On doit vous voir de l'extérieur. »

Il tourna un bouton, et la boutique ne fut plus éclairée que par une petite lampe posée sur le comptoir. Barberini désigna la jeune justicière :

« Qu'est-ce qu'on va en faire? Un témoin comme ça, c'est gênant. Maintenant qu'elle a découvert notre petite combinaison, nous ne pouvons pas courir le risque de la laisser filer. Elle irait tout raconter à la police,...

— Ce ne serait pas grave, répliqua l'homme à la voix

nasillarde, puisque de toute manière nous allons partir...

— Oui, mais ce n'est pas encore fait. Il vaut mieux prendre ses précautions.

— Parfait. Que proposes-tu? Revolver?

— Trop bruyant.

— Alors? »

Fantômette regardait alternativement les deux bandits, très calmement, comme si elle avait eu affaire à d'honnêtes personnes, alors qu'il s'agissait de deux sinistres coquins. Elle demanda d'un ton joyeux :

« Dites-moi, messieurs, ne pourriez-vous me demander mon avis? Il me semble que je suis la première intéressée...

— Silence! Ordonna Barberini.

— Non, non ! Je vous ai dit que je veux absolument conserver mon droit de parler. J'ai l'impression que vous avez de mauvaises intentions à mon égard. Alors, je vous déclare solennellement ceci : j'ai l'intention de vivre jusqu'à l'âge respectable de cent sept ans. Par conséquent, il n'est pas question d'interrompre ma brillante carrière, et...

— Allez-vous vous taire? hurla Barberini, exaspéré.

— Bon. Puisque vous le prenez sur ce ton, je me tais. Mais je n'en pense pas moins rester en vie jusqu'à l'âge que j'ai dit. »

L'homme qui parlait du nez, connu dans les milieux louches sous le nom de Casse-Tête, demanda à Barberini :

« As-tu une idée? Comment allons-nous faire? »



L'autre hocha la tête.

« Oui. Je viens d'imaginer un moyen simple et efficace. Nous allons la fourrer dans une des machines à laver et ouvrir le robinet d'eau. Quand la machine sera remplie, notre amie se noiera gentiment...

— Bravo! S'écria Fantômette, excellente idée! J'ai toujours rêvé de prendre un bain dans une machine à laver. Ce doit être amusant comme tout! Mais dites-moi, je ne vais jamais loger dans une de ces boîtes! Elles sont trop petites. » Barberini ricana :

« Ne vous inquiétez pas pour cela. Voyez-vous celle-ci, au fond? C'est un grand modèle, pour le lavage collectif du linge des hôtels. On peut y mettre jusqu'à soixante kilos de draps. Vous y tiendrez parfaitement à l'aise.

— Tant mieux. Mais un petit conseil : avant de la remplir, vérifiez la température de l'eau. Je ne veux pas prendre un bain froid. Vingt-sept degrés, ce sera parfait...

— Assez! Casse-Tête, attraper-la et amène-la par ici. »

Barberini se dirigea vers le fond de la boutique tandis que Casse-Tête immobilisait les poignets de Fantômette avec une force que son aspect malingre ne laissait pas deviner. Il entraîna la jeune fille vers la machine. Barberini ouvrit la porte circulaire au centre de laquelle s'inscrivait un hublot.

« Allons, en voiture! » fit Casse-Tête.

Il enfourna Fantômette dans l'appareil, tandis qu'elle formulait des recommandations pressantes :

« Surtout, veillez bien à la température! J'ai dit vingt-sept degrés! Et n'oubliez pas la lessive! J'exige la marque *Momo*, qui ajoute la blancheur à l'éclat! »

Clac! La porte fut refermée et verrouillée. Le visage de Fantômette apparut derrière le verre du hublot. Elle souriait aux deux bandits, leur faisait des pieds de nez et leur tirait la langue. Les traits de Barberini se crispèrent. Il grinça :

« Quelle inconscience! Comment peut-elle plaisanter à ce point, alors qu'elle n'a plus que quelques instants à vivre! C'est inouï!...

— Finissons-en! Coupa Casse-Tête.

Elle nous a assez nargués.

— Oui. Il est déjà tard. Nous avons un long trajet en perspective. Et il faut faire le plein de gas-oil. Allez, vas-y! »

Casse-Tête ricana : « Adieu, Fantômette! » et ouvrit le robinet de l'arrivée d'eau.

La machine commença à se remplir.



CHAPITRE II

On liquide et on s'en va



LA SCÈNE tragique qu'on vient de lire se déroulait en pleine nuit. Au cours de la journée précédente, deux jeunes amies, la brune Françoise et la grosse Boulotte, se trouvaient chez elles, très occupées par leur activité favorite. L'une coiffait les boucles de ses cheveux noirs. L'autre plongeait son nez dans un gros livre de cuisine :

Additionner à un demi-litre de crème Chantilly le quart de son volume de meringues brisées grossièrement. Mettre la composition dans un moule à madeleine garni de papier blanc. Fermer hermétiquement et tenir à la glace pendant deux heures...

Françoise tourna la tête vers la grosse Boulotte :

« Comment? Tu es encore en train de lire tes histoires de cuisine? C'est une manie! »

Un large sourire illumina le visage de la gourmande. Elle leva un index et déclara :

« Ma petite Françoise, tu apprendras que l'art de la cuisine est le premier de tous! C'est Vatel qui l'a dit Vatel! Le plus grand cuisinier de tous les temps. Il a dit aussi que la cuisine passe avant la musique, la danse ou la peinture. Un grand cuisinier, c'est un monsieur dans le genre d'un cinéaste célèbre! Tu comprends?

— Oui, oui...

— Et préparer un bon repas, c'est comme tourner un grand film... »

Le discours de Boulotte fut interrompu par l'arrivée de la grande Ficelle. Elle traversa la pièce comme une fusée, brandissant un numéro de *France-Flash*.

Elle s'écria :

« Ça y est! On parle de nous dans le journal! Nous sommes devenues historiques! Je suis sûre qu'on nous mettra bientôt dans un musée! Écoutez :

C'est grâce à l'intervention de Fantômette que deux vacancières, Mlles Boulotte et Ficelle, ont été sauvées d'une barque en perdition où elles avaient été abandonnées par des voleurs de bijoux. Toujours grâce à Fantômette, les malfaiteurs ont été arrêtés dans l'île de la Sorcière, près de Goujon-sur-Epuisette.

A la suite de cet exploit, la jeune justicière a disparu, ce qui est dommage car il eût été intéressant de pouvoir l'interviewer. Malgré toute l'habileté déployée par les policiers ou les reporters, il n'a encore jamais été possible de rencontrer Fantômette au cours d'une de ses enquêtes : elle ne se manifeste — brièvement! — que pour livrer les bandits à la police. Notre rêve à nous tous, reporters, est de la rencontrer un jour pour la mitrailler de questions.

« Voilà. Et c'est signé : Œil de Lynx... Quel nom bizarre!

— Il s'agit d'un pseudonyme, dit Françoise.

— Un quoi?

— Un surnom, si tu préfères.

— Ah! Oui, je sais ce que c'est. Un jour j'avais pris un surnom pour signer une rédaction. Au lieu d'écrire « Ficelle » sur ma feuille, j'avais mis « Béatrice de la Paquinière ». C'était plus joli, n'est-ce pas? Eh bien, vous ne me croirez jamais, mais l'institutrice m'a fait copier cent fois : Je ne dois pas inscrire de faux nom sur mes devoirs.

— Fais voir ce journal », demanda Françoise.

Elle lut rapidement l'article, réfléchit et murmura :

« Il a raison, ce journaliste. Personne n'a encore réussi à l'interviewer...

— Oui, dit Ficelle, et c'est bien dommage... Ah! Si j'étais la rédactrice d'un journal et que Fantômette soit en face de moi, je lui poserais une montagne de questions!

— Exemple ?

— Je voudrais savoir à quel âge elle a eu sa première dent, si elle sait jouer de l'ocarina, si elle a lu *Les 3D à l'Hôtel flottant*... Je lui demanderais ce qu'elle pense de la politique étrangère de Richelieu : si elle aimerait visiter Saturne : combien de temps il lui faut pour couper un cheveu de douze centimètres de long en quatre morceaux...

— Moi, dit Boulotte, je lui demanderais si elle aime la confiture d'abricots et la sauce béchamel... » Françoise se mit à rire.

« Je suis sûre que Fantômette serait passionnée par vos questions! Cela ferait un magnifique reportage!

— On ne peut jamais parler sérieusement avec toi », grogna Ficelle en reprenant son *France-Flash*.

Elle le plia en huit, le fourra dans un endroit spécialement prévu

pour le rangement des journaux (c'est-à-dire sous le lit) et entreprit de fouiller dans un tiroir de commode.

Boulotte reprit la lecture de son livre de cuisine et Françoise s'accouda à la fenêtre, laissant errer son regard vers les nuages qui se promenaient dans le ciel. Sa rêverie fut interrompue par de furieuses exclamations que lançait Ficelle.

La grande fille s'était mise à genoux devant la commode : elle plongeait ses bras dans les tiroirs, en sortait des mouchoirs, des chaussettes et des tricot, tout en pestant contre le sort adverse :

« Mille sarbacanes! Pas moyen de retrouver ma chemisette rosé! Je suis pourtant sûre de l'avoir rangée dans ce tiroir... Ah! On ne peut jamais mettre la main sur ce qu'on cherche, dans cette maison... C'est toi, Françoise, qui me l'as piquée?

— Je ne t'ai rien piqué du tout. C'est toi qui es piquée!

— Alors c'est Boulotte... Elle a dû s'en servir pour envelopper quelque sandwich...»

La grosse fille suffoqua d'indignation.



« Envelopper MES sandwiches dans TES chemises! Quelle horreur!

— Ah! La voilà! Je savais bien qu'elle était dans ce tiroir. Je vais la porter à la laverie automatique. »

Ficelle referma le tiroir, se tourna vers ses amies et demanda :

« Vous venez avec moi? Je n'ai pas envie d'y aller toute seule...

— Tu es un vrai bébé! Fit Françoise en haussant les épaules, il te faut toujours une nourrice pour t'escorter!

— Oh! Je n'ai pas besoin d'escorte... Mais quand je suis toute seule, avec qui voulez-vous que je bavarde? Je m'ennuie horriblement... »

L'expression de Ficelle était si piteuse, que ses amies

consentirent charitablement à l'accompagner.

Elles sortirent et se dirigèrent de concert jusqu'au *Lavtoutblanc*. En cours de route, la grande Ficelle éprouva le besoin d'expliquer que le contact du savon abîmait ses mains délicates et que par conséquent elle devait faire laver tout son linge à la boutique.

« Je leur ai porté une douzaine de mouchoirs verts et trois serviettes mauves. S'il fallait que je lave tout ça moi-même, je n'en finirais pas et je n'aurais plus des mains de princesse... »

Les trois amies pénétrèrent dans la laverie où une cliente était aux prises avec le propriétaire de l'établissement.

Elle agitait dans les airs ce qui ressemblait à un torchon effrangé, mais devait être à l'origine une chemise d'homme. Elle glapissait :

« C'est un scandale! C'est une honte! Arranger le linge de cette manière-là, c'est criminel! Vous êtes des bandits! Ah! Il fera chaud, le jour où je remettrai les pieds dans cette boîte! Vous allez me rembourser ma chemise tout de suite! »

Le patron haussa les épaules et répondit sur un ton sec :

« Que vous reveniez ou non, cela m'intéresse autant que ma première socquette, vu que la boutique ferme ce soir définitivement. Tenez, prenez ces billets et ne me cassez plus les oreilles! »

Furieuse, la cliente arracha d'un coup sec les trois billets neufs que lui tendait l'homme d'une main noire et sale, puis sortit en jetant mille imprécations.

« Diable! Pensa Françoise, voilà des commerçants peu aimables... Mais évidemment, s'ils ferment boutique aujourd'hui, ils ne se donnent plus la peine de faire des sourires à la clientèle... »

Ficelle s'approcha timidement du comptoir et demanda son linge.

L'homme fouilla en grognant dans une corbeille d'osier, prit un paquet de mouchoirs écossais et les posa sur le comptoir.

« Tenez, les voilà.

— Mais, non, monsieur. Il y a erreur... Les miens sont verts. Et j'ai porté également trois serviettes mauves.

— C'est tout ce qu'il me reste.

— Mais...

— Je vous dis que c'est tout! Votre linge a dû se perdre, ou on l'a donné à une autre cliente qui n'a pas vérifié ce qu'elle emportait.

— Et mes serviettes, alors? Elles valaient une fortune! Je les avais gagnées à la tombola des Jeunes Centenaires...

— Bon, ne criez pas comme ça! Prenez ce billet... »

Aussi mécontente que la cliente précédente, Ficelle prit le billet de banque en arborant un air de suprême dédain et entraîna ses amies hors de la laverie.

« Si ce n'est pas malheureux! On leur porte de magnifiques mouchoirs, de superbes serviettes, et ils vous rendent des torchons quelconques. Ah! Je comprends qu'ils fassent faillite! Avec des méthodes de ce genre, la clientèle n'a pas envie de revenir!

— C'est vrai, dit Boulotte, ils sont aimables comme une bronchite!

— Et toujours les pattes sales, ce bonhomme! On ne croirait pas qu'il est dans la lessive toute la journée. Ses doigts déteignent sur le linge!... Enfin, il m'a toujours donné un beau billet tout neuf... »

Boulotte entra dans une pâtisserie, y fit l'emplette de trois brioches qu'elle proposa à ses amies de partager. Mais celles-ci connaissaient l'appétit insatiable de la gourmande :

« Nous te remercions, dit Françoise, mais tu peux les manger toutes les trois. Si tu n'as pas peur de ressembler à une montgolfière.»

Ficelle baissa soudainement la tête, ralentit le pas, examina le trottoir avec attention. Françoise demanda :

« Que t'arrive-t-il? Tu as perdu quelque chose?

— Non, je n'ai rien perdu. Je réfléchis.

— Ah? Et tu as besoin de contempler le bitume pour réfléchir?

— Oui. C'est une attitude qui favorise la concentration des idées. J'ai lu ça dans un livre. Et je pense... Je pense encore à cette laverie. C'est une drôle de boutique... Il n'y a presque jamais personne dedans et *pourtant les machines tournent jour et nuit...*

— Tiens? La nuit aussi?

— Oui. Je me souviens qu'en revenant du cinéma, vers minuit, j'ai entendu un ronflement de machine. Cela prouve qu'ils avaient beaucoup de travail...

— Pourtant, dit Boulotte avec leur air peu aimable et leurs mains sales, ils faisaient peur aux clientes... »

Ficelle releva le nez, indiquant par là que sa séance de méditation était terminée, mais un phénomène curieux se produisit alors : c'est Françoise qui, à son tour, baissa la tête et se mit à regarder par terre, comme si elle espérait y trouver une précieuse pièce de dix centimes.



« Nous te remercions, mais tu peux les manger toutes les trois. »

CHAPITRE III

Étranges papiers



FANTÔMETTE forma sur le cadran le numéro de *France-Flash*.

« Allô? La rédaction? Pourrais-je parler à Œil de Lynx? Son vrai nom est Pierre Dupont...

— Ne quittez pas, je vous le passe...

— ... Allô?

— Œil de Lynx?

— Lui-même... A qui ai-je l'honneur?...

— Fantômette à l'appareil.

— Comment? Vous avez dit...

— Fantômette.»

La jeune justicière sourit, imaginant la surprise de son interlocuteur qui se fit encore une fois confirmer son identité. Elle dit :

« C'est vous, n'est-ce pas, qui avez manifesté le désir de m'interviewer? Vous avez écrit que le rêve de votre vie était de me rencontrer au cours d'une des enquêtes que je mène. Soyez satisfait : je m'occupe d'une affaire en ce moment. Si le cœur vous en dit...

— Je pense bien! Où peut-on vous voir?

— Il y a une laverie automatique rue Barbemolle. Je serai devant dans une demi-heure,

— Moi aussi. »

Fantômette raccrocha, puis s'assit à califourchon sur une chaise en posant son menton sur ses poings.

Elle murmura :

« Je me demande si j'ai bien fait de l'appeler... Dans le fond, je

ne suis pas du tout certaine que ce sont des... »

Elle réfléchissait, regardant distraitement à travers la fenêtre les maisons voisines qu'assombrissait le crépuscule.

« Pourtant, il y a ce qu'on appelle de fortes présomptions... »

Comptant sur ses doigts, elle énuméra :

« Premièrement, la boutique n'a qu'une clientèle restreinte. D'autant plus restreinte qu'on en fait peu de cas. Les clients sont traités comme des indésirables... Cela me rappelle cet épicier qui levait les bras au ciel en s'écriant : « Les clients, c'est la plaie du commerce! » Bon. Deuxièmement, la laverie fonctionne *même la nuit*. Ce qui est bizarre, puisqu'il doit y avoir bien peu de linge à nettoyer... Troisièmement, les deux hommes qui s'occupent de cette boutique *ont toujours les mains noires*. Pour des gens qui ne touchent que des tissus ou des paquets de lessive, c'est assez curieux... Quatrièmement, ils rendent la monnaie avec *des billets de banque neufs*. Des billets qui ne portent même pas les petits trous laissés par les épingles que l'on emploie dans les banques pour faire des liasses... Conclusion : je vais fourrer mon petit nez indiscret dans cette laverie. Si je me trompe, tant pis! Œil de Lynx aura le droit de me ridiculiser dans son journal... »



Elle se leva, se regarda dans un haut miroir qui reflétait son image de la tête aux pieds.

Elle avait revêtu son justaucorps jaune et son collant noir. Au moyen d'une broche d'or en forme de F majuscule, elle agrafa une cape qui recouvrait ses épaules. Puis elle glissa un masque dans sa

ceinture, ainsi qu'un fin poignard italien au manche orné de ciselures.

Elle sortît de la maison, se coiffa de son bonnet à pompon et s'enveloppa dans la cape. Rien ne la distinguait d'une quelconque écolière, et les rares passants ne la remarquaient pas. Qui aurait pu deviner sous cette mince silhouette l'extraordinaire aventurière dont le seul nom faisait trembler les criminels?



D'un pas tranquille, elle se dirigeait vers le *Lavtoutblanc* dont l'enseigne bleue clignotait tout au bout de la rue. Les propriétaires l'avaient sans doute allumée machinalement, quoiqu'elle ne fût plus d'aucune utilité, puisque l'entreprise fermait ses portes le soir même.

Fantômette s'arrêta devant la vitrine. La grille était tirée, mais la présence de lumières dans la laverie indiquait que le personnel était encore là. Fantômette s'approcha, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un homme de haute stature se tenait debout derrière le comptoir. Il sortait des feuilles de papier d'un tiroir, les examinait, en faisait des boules qu'il jetait dans une corbeille.

Au bout d'un moment, un homme petit et maigre le rejoignit pour l'aider. Fantômette s'éloigna de la façade, s'adossa contre le flanc d'un gros camion blanc qui stationnait le long du trottoir.

« Que vais-je faire? J'attends Œil de Lynx ou j'essaie d'entrer tout de suite? Mille tonnerres! L'envie me démange de voir ce qu'il y a dans l'arrière-boutique! »

Fantômette contourna l'immeuble en passant sous une porte cochère, longea la façade arrière et se trouva devant une entrée de service qui correspondait avec la laverie. Elle s'assura qu'aucun gêneur ne la surveillait, mit son masque puis tourna la poignée de la porte et poussa le battant.

« C'est ouvert! Très bien. Je vais pouvoir satisfaire mon

insatiable curiosité... »

Elle entra dans un local qui devait être une buanderie. De nombreux fils de fer parallèles, parsemés d'épingles, avaient servi au séchage du linge. Dans un coin, des paquets de détersif s'empilaient. A côté, des corbeilles étaient remplies de draps encore humides :

« Rien de suspect ici... Continuons... »

Une pièce voisine contenait également des séchoirs à linge. Dans le fond une porte entrebâillée donnait sur la boutique. Fantômette aperçut, de dos, les deux hommes qui continuaient de trier leurs papiers.

« Rien de suspect... me suis-je trompée? Pourtant, j'aurais juré qu'ils... oh!»

Elle venait d'entrevoir, derrière un amoncellement de cartons vides, l'entrée d'un escalier de cave. Elle descendit quelques marches, alluma une petite lampe électrique qui ne la quittait jamais, balaya avec le faisceau lumineux le sol cimenté. C'était une sorte de cave à peu près vide. Les propriétaires avaient dû en retirer tout ce qui pouvait avoir quelque importance. Il ne restait qu'une table, quelques vieilles caisses, un tabouret. Des papiers jonchaient le sol. Leur aspect étrange retint l'attention de Fantômette. Elle se baissa, en ramassa un, l'éclaira.

C'était un rectangle qui présentait l'aspect d'un billet de banque, mais dont la couleur était uniformément rouge. On reconnaissait le portrait de Voltaire, à peine esquissé. Fantômette examina un second billet. Celui-là était imprimé en bleu. Un troisième avait toutes les couleurs d'un billet normal, mais elles se chevauchaient.

Un sourire de triomphe illumina le visage de la justicière.

« J'avais raison. Ce sont de faux monnayeurs. Voici quelques-uns des billets dont l'impression a été mal faite. Je vais les emporter à titre d'échantillons, pour ma petite collection personnelle d'objets criminels. »

Elle remonta l'escalier sur la pointe des pieds, jeta un coup d'œil vers la boutique.

Les deux hommes n'y étaient plus.

Fantômette les entendit qui parlaient dans la pièce voisine.

« Aïe! Ils sont dans l'autre buanderie, celle qui a une porte sur cour... Je ne peux plus sortir que par-devant... S'ils ne me voient pas!
»

Fantômette traversa avec précaution un couloir qui communiquait avec la boutique, longea une batterie de machines à laver et bondit vers la porte donnant sur la rue Barbemolle.

Elle était fermée à clef.

« Mille petits diables jaunes! Me voici coincée... Si j'essayais de

retourner dans la cave? »

A cet instant, une voix d'homme cria :

« Les mains en l'air! Fantômette, ne bougez pas! »

CHAPITRE IV

Les oiseaux s'envolent



LA SALLE de rédaction de *France-flash* était, comme chaque soir, en ébullition.

L'atmosphère épaissie par la fumée d'innombrables cigarettes aurait pu aisément se couper au moyen d'une scie à ruban. A cette fumée volcanique se mêlait une douce mélodie composée par le crépitement des machines à écrire, le bruit de mitrailleuse, des télécriteurs, les sonneries des téléphones, les hurlements d'un transistor que personne n'écoutait et les cris aigus du rédacteur en chef qui réclamait une bouteille de bière.

Assis devant une petite table, un jeune journaliste aux cheveux blonds broussailleux, à l'œil noir et malin, tirait sur une pipe au tuyau démesuré en tapotant le clavier d'une machine à écrire électrique.

C'était Pierre Dupont, plus connu sous le pseudonyme d'Œil de Lynx, qui écrivait le 692^e épisode de son grand feuilleton, *Enfer et Damnation*.

... « *Au secours!* » cria Lady Namyttte qu'un cheval fougueux emportait au triple galop vers le précipice et une mort certaine. William Will, n'écoutant que son courage et la voix de sa conscience, se jeta d'une main dans le vide et se retint de l'autre aux racines noueuses d'un nénuphar de montagne. Hélas! Les racines cédèrent tout à coup, et l'intrépide cambrioleur tomba dans l'abîme en s'écriant :...

« Driing!!! »

Pierre Dupont — alias Œil de Lynx — décrocha le téléphone.

« Allô?... lui-même... A qui ai-je l'honneur?... Comment? Vous avez dit... Fantômette? C'est une blague? Non, vous êtes réellement Fantômette? Ah! C'est merveilleux! Il y a longtemps que j'ai envie de

vous interviewer... »

Ayant pris rendez-vous avec la justicière, il raccrocha, termina à toute allure son épisode qu'il remit au rédacteur en chef en disant :

« Il faut me réserver cinq colonnes à la une. Je tiens un reportage exceptionnel : une interview de Fantômette!

— Non? C'est sérieux?

— Ai-je l'habitude de plaisanter?

— Ma foi oui!

— Ah bien, pour une fois je ne plaisante pas.

— Mais comment as-tu fait pour obtenir un rendez-vous? »

Le rédacteur ajusta coquettement son nœud papillon, posa une main sur sa hanche et déclara d'un ton supérieur :

« Cher monsieur, ce n'est pas moi qui ai sollicité cette entrevue. C'est Fantômette elle-même qui a demandé à me voir. Quand on sait le prestige qui s'attache à mon nom... — Veux-tu filer, prestige! » cria le rédacteur en chef qui s'étranglait de rire.

Œil de Lynx — alias Pierre Dupont — sortit de la salle en courant, dégringola l'escalier et plongea dans sa deux-chevaux. Il démarra, opéra un demi-tour qui coucha la carrosserie à 45 degrés et fila en trombe vers la rue Barbemolle.

L'enseigne bleue clignotait dans la demi-obscurité. Le rédacteur ralentit en arrivant au niveau de la laverie.

« Pas moyen de stationner devant, il y a un gros camion... et plus loin?... pas de place... si! En voilà une! »

Œil de Lynx gara sa voiture, descendit et se dirigea à grands pas vers le *Lavtoutblanc*. Il regarda sa montre.

« Je suis en avance. Fantômette n'est pas encore arrivée... »

Il s'approcha de la vitrine, examina l'intérieur qui n'était éclairé que par une petite lampe posée sur un comptoir, au fond. Bien que la lumière diffusée par cette lampe fût faible, elle lui permit de discerner un spectacle ahurissant.

Deux hommes, dont l'un était armé d'un revolver, tenaient sous leur menace une sorte de lutin jaune et noir, masqué, qui était adossé à une des machines à laver. Le rédacteur fut suffoqué. Il murmura :

« Oh! Mais c'est Fantômette!... Et ces deux hommes-là, que font-ils? Ils vont la tuer! Nom d'un chien! Que faire? Pas le temps d'alerter la police... Si j'essayais de les surprendre par-derrière? »

Sa décision prise, il se précipita sous la porte cochère voisine, contourna l'immeuble et passa par la porte qui donnait accès à l'une des buanderies. Il la traversa, se plaqua contre le mur du couloir. Il vit les deux hommes, de dos, tandis que Fantômette, elle, lui faisait face.



Il eut alors l'inspiration de passer sa tête dans l'entrebâillement de la porte, tout en posant un doigt sur sa bouche. Fantômette l'aperçut, mais ne manifesta aucun émoi. Pas un tressaillement, pas un geste. Son sang-froid était total. Seulement, elle s'offrit le luxe de narguer les deux hommes en exigeant qu'on lui fasse chauffer l'eau et en recommandant qu'on n'oublie pas la lessive.

Les faux monnayeurs l'enfermèrent dans la machine, puis le grand Barberini grogna :

« Il est déjà tard. Nous avons un long trajet en perspective. Et il faut faire le plein de gas-oil. Allez, vas-y! »

L'eau se mit à jaillir à l'intérieur de la machine à laver. Les deux hommes firent demi-tour, entrèrent dans la seconde buanderie et descendirent l'escalier. Œil de Lynx s'était reculé et dissimulé derrière le tas des cartons à lessive. Dès que les pas décreurent dans l'escalier, il bondit vers la machine, déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand. Un flot inonda le carrelage, tandis que Fantômette sortait en s'ébrouant comme un chien qui vient de prendre un bain.

« Ouf! Merci, m'sieur Lynx! Je vous ferai avoir une médaille de sauvetage...

— Comment vous sentez-vous?

— Légèrement mouillée, mais d'une humeur charmante... Je vais... Aïe! Ces messieurs reviennent... »

Effectivement, les deux bandits avaient entendu le bruit de la porte et de l'eau tombant en cascade. Ils remontaient l'escalier... entraient dans le couloir...

Fantômette et le reporter n'avaient plus le temps de sortir par derrière!

La jeune aventurière empoigna une chaise en tubes chromés et se jeta sur la porte d'entrée qu'elle fit éclater en mille morceaux.

« Vite, suivez-moi! Attention aux éclats de verre! »

A la seconde même où Barberini pénétrait dans la boutique, Pierre Dupont sortait à travers la porte défoncée. Le bandit leva son revolver, appuya sur la détente. L'arme demeura parfaitement silencieuse.

« Ah! J'ai oublié d'abaisser le cran de sûreté! »

Mais c'était déjà trop tard. Quand Barberini eut réparé son erreur, il constata que ses deux visiteurs étaient hors de vue.

Il se tourna vers son complice :

« Vite, au camion!

— Il y a encore des billets en bas...

— Laisse! D'ailleurs peu importe que la police les trouve. Filons! »

Avant de suivre le même chemin que Fantômette, Casse-Tête éteignit — sans doute par habitude — l'enseigne lumineuse.

*

**

« Où allons-nous? demanda Pierre Dupont tout en courant, qu'allez-vous faire?

— Téléphoner à la police. Il y a une cabine juste au coin de la rue. C'est ce que j'aurais dû faire plus tôt, avant même d'entrer dans cette boutique. »

En quelques secondes, ils se trouvèrent devant la cabine. Elle était occupée par une grosse dame qui la remplissait presque en entier.

Fantômette ouvrit brusquement la porte. Elle entendit la dame qui expliquait tranquillement :

« Vous épluchez vos navets, vous les mettez à cuire à feu doux dans une casserole, avec du sel et un brin de thym...

— Excusez-moi », dit Fantômette en appuyant sur le crochet pour couper la communication.

Elle s'empara du récepteur, glissa un jeton dans la fente de l'appareil tandis que la grosse dame glapissait :

« En voilà, des façons! Qu'est-ce qui vous prend? Et qui êtes-vous? Un diable? D'où sortez-vous? C'est scandaleux!



— Allô? Police secours? Ici, Fantômette. Passez-moi le commissaire Maigret. Il me connaît... C'est urgent... »

La curiosité effaça l'indignation de la dame. Elle ferma la bouche et ouvrit les oreilles pour écouter les paroles de Fantômette qui mit en deux mots le commissaire au courant de la situation, puis raccrocha en disant :

« Excusez-moi encore! Madame, je suis désolée d'avoir interrompu votre conversation. Voici un autre jeton...

— Pensez-vous! Je suis ravie d'avoir fait la connaissance de la fameuse Fantômette! C'est merveilleux! Ainsi, vous êtes en train de faire arrêter des faux monnayeurs? Comme c'est amusant! J'ai toujours rêvé de courir après des gangsters!»

Mais Fantômette était déjà loin. La dame composa rapidement un numéro.

« Allô? Julie? C'est encore moi... nous avons été coupées... Figure-toi qu'il vient de m'arriver une aventure EX-TRA-OR-DI-NAIRE. »

Œil de Lynx demanda à Fantômette :

« Vous retournez à la laverie?

— Oui.

— Ces deux bandits peuvent nous tirer dessus!

— Nous allons rester à distance. Je veux voir ce qu'ils vont faire et repérer quelle direction ils prendront, pour le cas où la police n'arriverait pas assez vite. »

L'aventurière et le journaliste revinrent vers la boutique, lentement, prêts à s'abriter derrière la file des voitures en stationnement si Barberini devait ouvrir le feu. L'enseigne bleue était

éteinte, le magasin plongé dans le noir. Sur le trottoir, un petit groupe de passants se formait, qui regardait avec curiosité les morceaux de verre de la porte brisée.

Fantômette éprouva alors une sensation indéfinissable. L'impression que *quelque chose avait changé dans l'aspect de la rue*. Il venait de se produire une modification dans l'espace, dans les volumes qui entouraient la boutique. Elle murmura :

« Il me semble... qu'il manque soudain quelque chose... »

Brusquement, elle comprit. *L'énorme camion blanc qui stationnait devant la laverie n'était plus là.*

Elle se précipita vers le petit groupe de badauds, demanda :

« Le gros camion qui stationnait ici ?

Où est-il ?

— Il vient de partir à l'instant même, dit un des témoins. Deux hommes sont montés dedans. Ils avaient l'air pressés.

— Vers où est-il allé ?

— Il a tourné dans la rue, là-bas... Une rue qui menait au carrefour des Quatre-Branchés, d'où quatre voies partaient dans des directions différentes. Fantômette se mordit la lèvre. Les deux bandits avaient disparu pendant qu'elle était occupée à téléphoner. Elle dit sèchement à Pierre Dupont :

« J'ai manœuvré comme une petite sottie. Je n'aurais pas dû les perdre de vue... »

— Bah ! Ce n'est pas votre faute...

— Mais si. Venez, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Vous n'attendez pas l'arrivée du commissaire Maigret ?

— A quoi bon ? Il fera les constatations d'usage, ramassera les faux billets qui traînent encore dans la cave, puis enverra un rapport à ses chefs.

— Vous n'allez pas poursuivre l'enquête, de votre côté ?

— Moi ? Je vais d'abord aller me coucher. Ensuite, je réfléchirai. Si j'ai du nouveau, je vous passerai un coup de fil.

- Entendu, et merci.

— C'est moi qui vous remercie. Sans votre intervention, je serais en train de tourner en rond dans une machine à laver. Tenez, cela va vous faire un bon titre : « Fantômette s'en lave les mains ! » ou « Lessive Fantômette, lessive parfaite ! » ou encore : « Fantômette est toujours proprette ! ». Mon cher, vous avez l'embarras du choix ! Sur ce, bonne nuit ! »



CHAPITRE V

Un indice



« REGARDEZ, regardez! Il y a un grand article sur Fantômette! Elle a découvert toute une bande de faux monnayeurs! Devinez où? »

La grande Ficelle brandissait avec enthousiasme un numéro de *France-Flash*. Boulotte recopiait sur un cahier spécial la recette des lentilles farcies à la périgourdine : à plat ventre sur le tapis, Françoise examinait une carte routière de la région. La grande fille répéta :

« Devinez où se cachait cette bande de monnayeurs faux? Je vous parie un chewing-gum contre un manteau de chinchilla que vous ne devinerez pas!

— Ils étaient au *Lavtoutblanc*, dit Françoise en continuant d'étudier sa carte, et tu me dois un manteau de chinchilla. »

Ficelle ouvrit des yeux qu'arrondissait la surprise. Elle bredouilla :

« Mais... mais... co... comment le sais-tu? Le journal vient tout juste de paraître et tu n'es pas encore sortie!

— C'est élémentaire, ma chère Ficelle. Des gens qui ont *les mains noircies* par de l'encre d'imprimerie, qui font marcher leur presse *en pleine nuit*, qui paient avec *des billets neufs*. Tiens, prends la loupe qui te sert à regarder les timbres-poste. Examine le billet qu'on t'a remis à la laverie. Tu verras que Voltaire a le nez tordu, alors que sur un vrai billet il est droit.

— Pas possible?

— Mais si. »

Ficelle se livra aussitôt à l'expérience et constata qu'effectivement le nez de Voltaire présentait un léger défaut. Elle fut très alarmée.

« Mais alors, si j'ai un faux billet, on va m'envoyer aux travaux forcés à perpétuité? Moi qui ai horreur du travail !

— Non, rassure-toi. Les personnes qui auront reçu ces billets sans savoir qu'ils étaient faux pourront les changer dans une banque.

— Tu crois?

— Oui.

— Ah, bon! Parce que ça n'aurait pas été rosé de copier des lignes et des verbes pendant toute ma vie! »



Rassurée, Ficelle donna lecture de l'article :

« Vous allez voir. C'est Œil de Larynx qui l'a écrit. Vous savez celui qui fait le feuilleton *Enfer et Damnation*...

Fantômette découvre une formidable bande de faux monnayeurs. Ils avaient installé une imprimerie clandestine dans le sous-sol d'une laverie automatique... Enfermée dans une machine à laver, la justicière a été sauvée au dernier moment par notre envoyé spécial, le courageux reporter Œil de Lynx, qui est en même temps le romancier plein de talent et d'imagination que nos lecteurs connaissent bien...

— Tu dis que l'article est écrit par Œil de Lynx? coupa Françoise.

— Lui-même.

— Ma foi, il soigne bien sa publicité. Continue... »

Ficelle lut l'article. Il relatait par le détail les événements que l'on connaît déjà. Il était accompagné d'une photo représentant la machine à laver dans laquelle le reporter avait pris place, en se pliant en deux. A côté, le commissaire Maigret examinait le système de fermeture au moyen d'une grosse loupe. Françoise demanda :

« Il ne dit rien sur la direction prise par les bonshommes?

— Heu... non... Juste ceci : *Les faux monnayeurs se sont enfuis à bord d'un grand camion. La police cherche leur trace et l'arrestation n'est qu'une question d'heures...*»

Françoise haussa les épaules :

« Cela veut dire qu'ils ne savent rien. Pourtant, un camion de cette taille, ça ne passe pas inaperçu! »

Boulotte déplia le papier qui enveloppait une barre de noisettes comprimées et demanda :

« Pourquoi se sont-ils sauvés dans un gros camion? Ils ne doivent pas aller vite...

— En effet, répondit Françoise, d'ailleurs peu importe. Ce qui compte maintenant, c'est de retrouver ce camion.

— Fantômette va s'en charger! Affirma Ficelle.

— Je le lui souhaite, dit Françoise, mais je me demande comment elle va s'y prendre. A sa place, que ferais-tu?

— C'est facile! Je parcourrais toutes les routes de la région jusqu'à ce que je mette la main dessus...

— Merci! Tu n'as rien de plus simple? Regarde la carte... le camion a pu suivre l'une quelconque de ces routes, nationales ou départementales... et elles sont nombreuses! Une vraie toile d'araignée. »

Ficelle se pencha sur la carte et dut convenir que la recherche du camion ne devait pas être une chose aisée. Néanmoins elle hocha la tête en répétant que Fantômette était une fille très intelligente et qu'on pouvait lui faire confiance.

Françoise soupira, replia la carte et sortit pour se promener. Ses pas l'amènèrent à proximité du *Lavtoutblanc* devant lequel stationnait une voiture de police. Un cordon d'agents empêchait les curieux de s'approcher. On voyait des hommes entrer et sortir à travers la porte brisée, qui portaient tous l'uniforme réglementaire des policiers en civil : gabardine et feutre mou.

La jeune fille observa leur manège pendant un moment, puis continua de marcher tranquillement. Elle tourna au coin de la rue Barbemolle et de la rue des QuatreBranches, s'arrêta au carrefour qui portait ce nom. Une place animée. Circulation intense et bruyante : feux rouges, orange et verts. Quatre voies en partaient, vers quatre localités : Villechamps, Fouilly, Goujon-sur-Epuisette et Mésanges. Quelle pouvait être la direction prise par les faux monnayeurs?

Françoise interrogea une marchande de journaux qui répondit :

« Un gros camion blanc? Non, à cette heure-là, je n'ai pas pu le voir. J'avais déjà fermé mon kiosque. Demandez à l'épicerie Turpet-Goulin. Ils restent ouverts jusqu'à neuf heures du soir.

— Merci. »



Françoise fit l'emplette d'une boîte de caramels (Boulotte serait ravie) et posa quelques questions à la vendeuse. Celle-ci hocha la tête :

« Des camions, il en défile toute la journée. Personne n'y fait attention. »

La jeune enquêteuse prit le chemin du retour, un peu déçue. Elle murmura :

« Il fallait s'y attendre. Ces gaillards n'ont laissé aucun indice. Et lorsqu'on retrouvera le camion, dans un jour ou deux, il sera vide, bien entendu. Ah! J'ai l'impression que Fantômette n'est pas près de les revoir! »

*

**



L'infâme Méphistomas éclata d'un rire diabolique! Il venait d'attacher Lady Namyttte sur les rails de la voie N° 13. Dans cinq minutes, le rapide d'Istanbul allait passer dans le vacarme de ses roues trépidantes et le sifflement assourdissant de la vapeur qui entraînait à un rythme endiablé ses pistons d'acier trempé! Plus que trois minutes!... plus que deux... plus qu'une! Encore quelques secondes!... Déjà le monstre noir apparaissait à l'horizon. Il lança un mugissement sinistre!...

« Driing! »

Pierre Dupont grogna : « La barbe », abandonna sa machine à écrire, décrocha le récepteur et fit « Allô! » Son visage s'éclaira aussitôt.

« Ah! C'est vous, Fantômette? Il y a dû nouveau? Vous êtes en train d'enquêter? Non, le commissaire Maigret n'a rien trouvé de spécial. Je lui ai passé un coup de fil il y a une demi-heure et il m'a répondu qu'il fallait attendre qu'on découvre le camion. Il m'a fait passer un message. Tenez, je vais vous le lire : *On demande à toute personne qui apercevrait un grand camion blanc dans la région de se mettre immédiatement en rapport avec la gendarmerie. Le véhicule est utilisé par des faux monnayeurs en fuite.* Nous allons publier ça dans

la prochaine édition... Comment?... »

A l'autre bout du fil, Fantômette tapa du pied. Elle s'énervait, pianotant du bout des doigts sur le socle du téléphone. Elle dit sèchement :

« Écoutez, cela ne servira à rien. Quand on retrouvera le camion, les bonshommes ne seront plus dedans! Ce qu'il faut, c'est le dénicher tout de suite!...

Dites-moi, au moment où ils m'ont enfermée dans la machine, ils n'ont rien dit? Ils n'ont pas parlé de l'endroit où ils allaient se rendre? Non? Cherchez bien! Il suffit d'un mot, d'une phrase pour nous mettre sur la voie... »

Ceil de Lynx fronçait les sourcils, plissait son front, essayait de se rappeler chaque détail de la scène qu'il avait vécue la veille au soir.

« Ce qu'ils ont dit? Rien de particulier, je vous l'assure... Simplement qu'ils avaient un long trajet à parcourir... Heu... qu'ils devaient faire le plein de gas-oil... »

Fantômette bondit littéralement sur place :

« Ils ont dit ça?

— Mais... oui...

— Hourra! On les tient! Vous ne faites rien de spécial?

— J'ai... mon feuilleton. Je viens de mettre mon héroïne dans une situation désespérée...

— Laissez-la se débrouiller! Sautez dans votre trottinette et venez me chercher. Je vous attends à l'angle de la rue Barbemolle et de la rue des QuatreBranches! A tout de suite! »

La nuit tomba d'autant plus vite que des nuages chargés de pluie s'amoncelaient dans le ciel. Fantômette s'enveloppa dans sa cape et se rendit d'un pas vif à l'endroit qu'elle avait indiqué au reporter. Alors qu'elle parvenait à l'angle des deux rues, elle vit déboucher une deux-chevaux qui s'arrêta dans un grand crissement de freins. En un tournemain elle se coiffa de son bonnet, dissimula son visage sous le loup noir et ouvrit la portière de l'auto. Elle lança joyeusement : « Bonsoir, m'sieur Lynx, Comment se porte Lady Namyte? »

Le jeune homme se mit à rire et répondit :

« Assez mal, je crois. Je viens de l'abandonner ficelée sur une voie ferrée et le train arrive sur elle. Le diable me patafiole si je sais comment elle va s'en sortir!

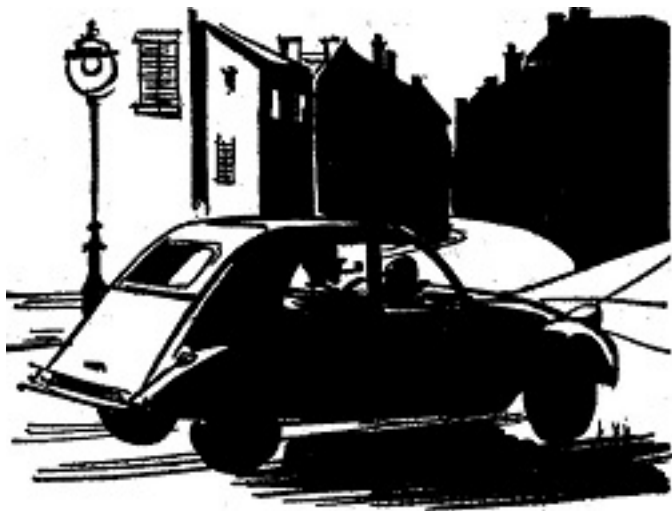
— Bah! Vous trouverez quelque chose pour la tirer de cette triste situation.

— Il le faudra bien!... »



CHAPITRE VI

Moteur au point fixe



« Où ALLONS-NOUS? demanda Pierre Dupont.

— Nous avons le choix entre quatre routés. Prenez la première à droite. Si ça ne marche pas, nous reviendrons ici, au carrefour des Quatre-Branches et nous essaierons la suivante, jusqu'à ce que nous obtenions un résultat. »

La deux-chevaux s'engagea sur la route de Villechamps, roula pendant un demi-kilomètre. Fantômette pointa son index.

« En voilà une. »

Œil de Lynx arrêta son véhicule devant une station-service *Carbur* et demanda au pompiste si un grand camion blanc avait fait le plein de gas-oil la veille au soir. Le pompiste secoua la tête négativement.

« Non. J'ai eu un transporteur de légumes, une citerne de vin et un déménageur. Pas de camion blanc.

— Cela ne fait rien, merci. » La deux-chevaux se remit en route.

« Il y en a une autre plus loin. Près du petit bois.

— Allons-y. »

La voiture s'arrêta de nouveau. Le préposé aux pompes se gratta le nez, réfléchit.

« Non, hier soir je n'ai vu que des voitures. Pas de camion. »

Les enquêteurs firent demi-tour, revinrent au carrefour et prirent la seconde route, celle de Fouilly. Il n'y avait qu'une seule

station, où on leur signala le passage d'une double remorque et d'un camion à ridelles chargé de bois. Nouveau retour au carrefour des Quatre-Branches.

« Inutile d'essayer la route de Goujon, il n'y a pas de station avant une vingtaine de kilomètres. Voyons la quatrième. »

Au bout de cent mètres, la voiture des enquêteurs stoppa à la station-service *Azurell*. Un jeune pompiste se précipita :

« Combien de litres ?

— Une seconde ! Dit Pierre Dupont, je voudrais d'abord vous demander si vous avez vu hier soir un grand camion blanc ?

— Le quinze tonnes frigo ? Je pense bien !

— Ah ! C'est un camion frigorifique ?

— Oui. Il a pris du gas-oil.

— Très bien. Vous avez remarqué les occupants ?

— Oui. Deux messieurs. Un grand et un petit. Ils étaient rudement pressés...

— Parfait ! Je vous remercie.

— Il ne vous faut pas d'essence ? »

Fantômette pencha son visage par la portière et dit : « Faites le plein ! »

Le pompiste, à la vue de ce visage masqué, eut un geste de surprise.

Fantômette sourit et dit :

« Ne vous inquiétez pas, je vais à un bal masqué.

— Bon, bon... »

Il décrocha le pistolet, remplit le réservoir, reçut un billet accompagné d'un large pourboire, puis souleva sa casquette sans se départir d'un air ahuri.

Œil de Lynx cravachait les deux chevaux fiscaux de sa voiture. C'est-à-dire qu'il appuyait à fond sur l'accélérateur. Il complimenta Fantômette.

« Votre idée était géniale ! Suivre la trace du camion grâce à une station-service... je n'y aurais pas pensé... Je m'en servirai dans un prochain feuilleton !

— Attendez un peu que nous ayons retrouvé le camion. Nos bonshommes prévoyaient un long trajet. Ils ont vingt-quatre heures d'avance sur nous. Donc ils sont déjà parvenus au point qu'ils voulaient atteindre.

— Bah ! Il nous suffit de suivre la route et automatiquement nous les rencontrerons...

— Sauf s'ils ont eu la fâcheuse idée de dévier sur une voie latérale. Enfin, nous verrons bien... »

Fantômette inclina sa tête sur le dossier de son siège et se laissa bercer par la molle suspension du véhicule.

On roula pendant une bonne partie de la nuit. L'aurore commençait à barbouiller le ciel d'une belle couleur orangée lorsque Fantômette se réveilla, effectua quelques mouvements de pandiculation¹ et demanda à son compagnon de voyage : « Où sommes-nous ? »



— Nous avons parcouru près de quatre cents kilomètres. Je me demande si nous n'avons pas dépassé l'endroit où s'est arrêté le camion blanc.

— Je ne le pense pas. Puisqu'ils ont fait le plein et qu'ils ont parlé d'une longue étape, cela prouve qu'ils ont dévoré des kilomètres. Mais maintenant il va falloir ouvrir l'œil et commencer par interroger les personnes qui ont un réveil matinal. Par exemple, ce paysan qui se rend aux champs... »

Le cultivateur, qui poussait devant lui une paire de bœufs alanguis, répondit aimablement à la question qui lui fut posée.

« Un camion blanc ? Non, je n'avons point vu ça... »

— Tant pis. Merci quand même. » La voiture repartit et Pierre Dupont demanda ironiquement :

« Il va falloir interpellier tous les gens que nous allons rencontrer ? »

— Oui. Ne croyez pas qu'une enquête soit une chose facile. Il faut de la patience, de la ténacité. Tenez, arrêtez-vous encore. Voici une gardienne d'oies qui a peut-être vu le camion. »

Nouvel arrêt.

La gardienne n'avait rien vu au cours de l'aube précédente. Le journaliste sourit.

« J'ai l'impression que nous n'arriverons à rien. Si le camion a stoppé en arrière de nous... Tenez, voici un tracteur... Nous interrogerons le conducteur?

— Bien sûr. D'après mes petits calculs, le camion a roulé à la même vitesse que nous. Il s'est engagé sur cette route à la même heure. Et par conséquent il était près d'ici, hier à l'aube.

Interrogeons cet homme.

— Si ça vous amuse!... »

Œil de Lynx ralentit en arrivant à la hauteur du tracteur, le dépassa, puis s'arrêta. Il releva la vitre de la portière et cria :

« Excusez-moi de vous déranger! Vous n'auriez pas vu passer un camion frigorifique, hier matin à la même heure? »

Le cultivateur coupa le contact de son tracteur pétaradant et se fit répéter la question. Il souleva son chapeau de paille, se gratta le crâne et dit :

« Un camion frigorifique? Ben... Non... J'ai juste aperçu un gros camion blanc. Il m'a doublé à un cheveu de distance... Un peu plus et il me rentrait dedans... »

Fantômette ne put réprimer un sourire.

Pierre Dupont remercia le cultivateur „ et referma sa vitre.

« Vous aviez raison. Il est passé par ici. Continuons. »

Dix kilomètres plus loin, un cantonnier signala qu'il avait vu le camion. Le fait fut confirmé par une garde-barrière. Le véhicule avait été bloqué pendant dix minutes par le passage d'un train.

Enfin, un quart d'heure plus tard, c'est le patron d'un relais routier qui annonçait aux deux enquêteurs :

« Un camion blanc? Oui, il s'est arrêté ici même. Les conducteurs ont pris un petit déjeuner et m'ont demandé s'ils étaient encore loin de Giroflées. Je leur ai répondu que c'est à cinq kilomètres d'ici. Il m'a semblé qu'ils avaient l'intention de s'y arrêter.

— Parfait! Dit le journaliste. Vous pouvez nous servir deux petits déjeuners?

— Bien sûr! Hum! Mademoiselle revient sans doute de quelque bal costumé?



— J'adore me déguiser! Répondit Fantômette.

— Vous avez bien raison, c'est de votre âge. Quand j'étais jeune, je jouais *Robin des Bois contre Guillaume Tell* au théâtre municipal de Giroflées... Je remportais chaque soir un triomphe!...»

Le petit déjeuner expédié, Fantômette et Œil de Lynx reprirent la route avec entrain. Ils avaient la conviction de toucher au but.

*

* *

« Si j'ai vu un camion frigorifique? demanda le mécanicien, je pense bien! Il m'a pris cent cinquante litres de carburant.

— Il y a combien de temps? demanda Pierre Dupont.

— Environ une demi-heure.

— Merci. Au revoir!

— Hé! Attendez... Si vous voulez le rejoindre, il ne faut pas continuer sur la nationale. Il a pris cette petite route, à droite.

— Ah? Où conduit-elle?

— Elle longe ce bois que vous voyez là-bas, puis vient se buter contre le pied de la colline, à trois kilomètres d'ici. Au bout, c'est un cul-de-sac.

— Merci encore! »

La deux-chevaux s'était arrêtée à une station-service construite à l'entrée de Giroflées. Elle démarra, tourna à droite et s'engagea sur la petite route. Fantômette fit remarquer :

« Maintenant, nous sommes sûrs de les rattraper. Ils seront bien obligés de s'arrêter quand ils arriveront au pied de la colline.

— C'est certain! Approuva le journaliste. Mais je me demande

ce qu'ils viennent faire dans ce trou perdu...

— Ils doivent bien se douter que la police est à leur recherche : ils se cachent... Stop! Stop! Les voilà! »

Le camion blanc venait d'apparaître. Il était arrêté sur la lisière du bois, en un point où la route s'élargissait. Œil de Lynx arrêta la voiture.

« Qu'est-ce qu'on fait? Vous pensez qu'ils nous ont aperçus?

— Non, je ne crois pas. Prenez ce petit sentier et allons nous camoufler derrière ces bosquets. »

Cahotant, se balançant, frôlant les haies qui bordaient le chemin, la deux-chevaux s'engagea sur le chemin creusé d'ornières, roula sur une centaine de mètres et s'arrêta derrière un groupe d'arbres qui constituaient une cachette acceptable. Fantômette et le journaliste descendirent, longèrent une haie, puis s'engagèrent dans le bois. Ils entendirent alors le bruit de moteur du camion.

« C'est bizarre, dit Pierre Dupont, pourquoi font-ils tourner leur moteur, puisqu'ils sont arrêtés? »

Fantômette ne répondit pas. Elle avançait comme un chasseur aux aguets, lentement, prenant les taillis pour écran, prête à bondir derrière un tronc d'arbre. Le reporter la suivait avec précaution. Ils parvinrent ainsi à proximité de la lisière, se couchèrent sur un tapis de mousses et de feuilles.

Debout près du véhicule dont le moteur ronronnait régulièrement, Barberini et Casse-Tête fumaient des cigarettes en bavardant. Leur attitude intriguait les deux enquêteurs.

« Qu'attendent-ils? demanda Œil de Lynx.

— Aucune idée. Ils s'amuse à brûler du gas-oil pour rien. Tiens, maintenant ils se promènent... »

Les deux faux monnayeurs, sans doute fatigués de rester sur place, se mirent à faire les cent pas. Fantômette murmura :

« J'ai l'impression qu'ils ne sont pas près de partir. Restez ici pour les surveiller. Pendant ce temps, je vais couper à travers champs et appeler la gendarmerie. Il doit y avoir un téléphone à la station-service.

— Entendu. Je ne bouge pas. »

Fantômette se releva, s'éloigna d'un pas léger et disparut. Resté seul, Pierre Dupont fit jouer les ressources de son cerveau pour deviner dans quel but les faux monnayeurs faisaient marcher le moteur du camion.

« Et si j'allais jeter un coup d'œil à l'intérieur? Pendant qu'ils tournent le dos... C'est risqué, mais un bon reporter ne doit avoir peur de rien! »

Le reporter se mit debout, plaqué contre le tronc rugueux d'un châtaignier, s'assura que les bandits s'éloignaient. Il bondit vers

l'arrière du camion, écarta le battant de la porte qui était entrouverte et se glissa à l'intérieur.

CHAPITRE VII

Œil de Lynx est trop curieux



UN TUBE fluorescent protégé par une grille éclairait la chambre froide, faisant briller l'alliage d'aluminium dont les parois étaient revêtues. La température de l'air était la même qu'à l'extérieur, ce qui indiquait que le système de réfrigération ne fonctionnait pas. C'eût été parfaitement inutile, car il n'y avait là aucune denrée comestible à conserver. Seulement des piles de papier, des billets déjà imprimés et la presse qui était installée dans le fond du véhicule.

Pierre Dupont s'en approcha, l'examina.

C'était une machine à mouvement alternatif, du type que les imprimeurs nomment *presse plate*. Elle était mue par un moteur électrique connecté à un tableau de commande équipé d'un ampèremètre. Le reporter examina le cadran de l'appareil dont l'aiguille frétillait. Il fit soudain claquer ses doigts :

« Ça y est! J'ai compris pourquoi ils font tourner le moteur du camion! Ils rechargent les accumulateurs. Quand ils seront pleins, ils mettront en marche la presse... Mais, ils ne sont pas bêtes du tout, ces messieurs! Au lieu de faire tourner les compresseurs qui produisent du froid, ce qui ne leur servirait à rien, ils mettent en mouvement le moteur électrique de leur imprimerie! Voilà pourquoi ils ont choisi de s'installer dans un camion frigorifique. Ce qui leur permet également de se déplacer et d'échapper à la police. C'est *une imprimerie ambulante*! Génial! Je mettrai cela dans un épisode de *William Will*!

— Cela m'étonnerait! » Fit une voix.

Pierre Dupont se retourna.

Le grand Barberini venait de pénétrer sans bruit dans le camion. Il tenait en main son arme favorite, un gros revolver qu'il avait fait venir à grands frais du Texas.

Il répéta :

« Cela m'étonnerait que vous écriviez la suite de votre feuilleton. Je veux bien à la rigueur vous laisser rédiger le dernier épisode : *Ayant surpris les secrets des faux monnayeurs, l'intrépide William Will est liquidé par eux!* Allez, descendez! »

Le journaliste obéit en se demandant ce que son héros de roman aurait fait dans une telle situation. Malheureusement, il ne trouva rien. Barberini ordonna :

« Maintenant, avancez! Nous allons faire un petit tour jusqu'au boqueteau derrière lequel vous avez caché votre voiture.

— Comment? Vous savez...

— Bien sûr. Où croyez-vous que nous ayons les yeux, Casse-Tête et moi? Dans notre poche? »

Œil de Lynx se mit en marche vers la deux-chevaux, suivi par les deux bandits dont les visages arboraient des sourires sinistres.

« Mais non, mademoiselle, il est impossible que vous téléphoniez d'ici, dit le garagiste.

— Pourquoi donc? Demanda Fantômette, votre téléphone est en panne?

— Nullement. Il ne peut pas être en panne pour la bonne raison qu'il n'existe pas. Ma station-service vient tout juste d'être construite et j'attends qu'on me fasse le branchement. Pour téléphoner, il faut que vous alliez à l'*Hostellerie du Cheval Vapeur*. C'est un peu plus loin, à cinq cents mètres environ.



— Bon, merci. »

Fantômette prit le pas de course, coudes au corps, respirant à fond, régulièrement. Elle pensait :

« M. Hamac, mon professeur de gymnastique, serait ravi de me voir appliquer les bons principes qu'il nous inculque à l'école pour que nous devenions des championnes olympiques de cross!... Ouf! Je commence à avoir chaud! J'ai bien fait d'enlever masque et bonnet... »

Elle entra en coup de vent dans l'hostellerie et sans prendre le temps de retrouver son souffle, se précipita vers le téléphone. Elle obtint aussitôt la communication avec la gendarmerie, exposa rapidement la situation. L'aubergiste, qui n'avait rien perdu de ses paroles, leva un sourcil :

« Comment? Le camion blanc des faux monnayeurs? Celui dont on a parlé à la radio?

— Oui. Il est tout près d'ici.

— C'est merveilleux! Voilà qui va faire une excellente publicité pour Giroflées! Les touristes vont sûrement affluer. Figurez-vous que... »

Fantômette jeta une pièce sur le comptoir et s'élança au-dehors. Elle n'avait pas fait cent mètres qu'un sourd grondement emplît l'air. A l'entrée du village apparut un lourd véhicule peint en blanc.

« Tonnerre! Le camion! »

Fantômette se jeta vivement de côté et s'abrita derrière la masse d'un transformateur de l'E.D.F. Le camion passa près d'elle à toute allure en soulevant un nuage de poussière.

La jeune justicière reprit sa course vers le bois. Il fallait retrouver au plus vite la voiture, continuer la poursuite. Les gendarmes ne pouvaient plus servir à rien, puisque les malfaiteurs s'envolaient...

En quelques instants, elle se trouva en vue du boqueteau. Alors qu'elle ralentissait son allure pour franchir une haie, un bruit de moteur vint frapper son ouïe : la deux-chevaux était sous pression.

« Parfait! Pierre Dupont m'attend. Nous allons pouvoir partir tout de suite. »

Elle piqua un sprint (selon M. Hamac, il faut toujours piquer un sprint à la fin d'une course), contourna le bouquet d'arbres et s'approcha de la voiture. Elle s'attendait à voir Œil de Lynx au volant, mais le véhicule était vide.

Fantômette s'arrêta, essoufflée, regarda autour d'elle et ne vit personne.

« Ah! Ça! Mais... Où est-il donc passé? Il a mis la voiture en marche et s'est sauvé? Pourquoi? Où se cache-t-il? »

Les mains en porte-voix, elle cria :

« Monsieur Dupont! Où êtes-vous? »

Seule, la pétarade du moteur tournant au ralenti se faisait entendre. La jeune fille scruta la route, la lisière du bois : se pencha pour examiner l'intérieur de la voiture, puis fit quelques pas.

C'est alors qu'elle vit le journaliste.

Il gisait dans l'herbe, les bras en croix, derrière l'auto. Les gaz d'échappement lui arrivaient en pleine figure.





« Ça y est ! J'ai compris pourquoi il faut
tourner le moteur du camion ! »

CHAPITRE VIII

Un brillant reportage



« HOU LA LA! Aïe ma tête! J'ai l'impression qu'on me tape sur le crâne avec une enclume! Sainte Aspirine, priez pour moi! »

A genoux devant le journaliste, Fantômette l'éventait au moyen de son bonnet. Elle demanda :

« Alors, ça va mieux? Ou je vous emmène dans une pharmacie respirer de l'oxygène?

— Ça va passer... Qu'est-il arrivé?

— C'est plutôt à moi de vous le demander. »

Le journaliste se releva péniblement, se frotta la tête, fit quelques mouvements respiratoires forcés puis expliqua :

« Il m'était venu à l'idée de jeter un coup d'œil à l'intérieur du camion pendant que les faux monnayeurs avaient le dos tourné. Fâcheuse idée, d'ailleurs! Ces messieurs m'ont surpris, m'ont fait descendre en me mettant leur affreux revolver sous le nez. Nous avons marché jusqu'ici... et pan! Un grand coup sur le crâne...

— Je vois. Ensuite ils ont mis le moteur en marche pour vous asphyxier avec les gaz d'échappement! Ah! Les braves gens! Ils sont pleins d'idées délicieuses...

— Je mettrai ça dans un prochain feuilleton. Autant que mes mésaventures servent à quelque chose. En attendant, vous venez de me sauver la vie...

— Je vous le devais : c'est vous qui m'avez sortie de la machine à laver. Nous sommes quittes! »

Ils remontèrent dans la deux-chevaux, abandonnèrent la petite route pour s'engager sur la nationale. Une voiture bourrée de gendarmes venait en sens inverse : elle les croisa à toute allure.

« Tiens! Dit Fantômette, les braves pandores que j'ai prévenus vont croire qu'on leur a fait une farce...

— Pourquoi?

— Parce que le camion est parti.

— Diable! Alors il faut reprendre la poursuite.

— Oui. Mais maintenant les bandits n'ont qu'une faible avance.

Je suis certaine que nous allons bientôt les retrouver. »

Fantômette ne croyait pas si bien dire. A peine la voiture eut-elle traversé Giroflées que le camion réapparut. Il stationnait devant la gare.

Le journaliste lâcha le volant pour se frotter les mains.

« Nous les tenons! Ah! Ça va être le plus beau reportage de ma carrière : Fantômette et Œil de Lynx capturent une bande de faux monnayeurs! Le tirage de France-Flash va monter comme une fusée!

— Récupérez votre volant, sinon nous allons faire connaissance avec un platane! »

La deux-chevaux stoppa à dix mètres en arrière du camion. Fantômette descendit vivement, s'en approcha.

« Attendez! Cria Pierre Dupont, s'ils sont encore à l'intérieur...

— Non. Vous ne croyez tout de même pas qu'ils nous ont attendus? »

Elle ouvrit la porte du compartiment frigorifique en se hissant sur la pointe des pieds, escalada prestement la plateforme. Le journaliste la suivit aussitôt. « Ah! Voilà donc leur presse...

— Oui, dit le reporter, elle fonctionne avec ce moteur électrique qui est branché sur une batterie d'accumulateurs... Tiens! Ils ont enlevé les clichés.

— Quels clichés?

— Les plaques de cuivre gravé qui servent de planches à billets. Ces plaques sont précieuses : ils les ont emportées. C'est évidemment plus commode à transporter que la presse elle-même.

— Cela veut dire qu'ils ont l'intention de continuer ailleurs leur petite industrie... Mais je n'ai pas envie de les laisser faire. Ont-ils pris autre chose?

— Oui. Il y avait ici un stock de billets imprimés.

— Ils ont besoin d'un peu d'argent de poche. »



Fantômette fit le tour de la chambre froide en examinant les parois et le sol. Elle allait sortir du camion quand une boulette de papier jetée dans un coin attira son attention. Elle se baissa, la ramassa, déplia le papier et siffla entre ses dents.

« Tiens, tiens! Voilà qui est intéressant... »

Elle tendit le papier à Œil de Lynx qui lut ces mots écrits au crayon :

En cas de difficultés, mettre Voltaire chez Fripounet, 18, rue Pastisson à Fouilly.

« Je ne comprends pas... c'est du charabia... Mettre Voltaire chez Fripounet... cela ne veut rien dire... »

— Au contraire. C'est parfaitement clair.

— Vous trouvez?

— Parbleu! Voltaire c'est un mot de code pour désigner les billets dont l'effigie est celle de Voltaire. « En cas de difficultés », c'est justement ce qui se produit en ce moment. Nous causons bien des difficultés à ces messieurs, puisqu'ils ont dû abandonner leur presse. Ils vont aller se réfugier à Fouilly chez le nommé Fripounet. Et comme ils ont l'obligeance de nous fournir l'adresse dudit, nous n'avons plus qu'à nous rendre là-bas.

— Hum! Cela me paraît assez bien raisonné.

— Avant, demandez à la gare s'il y a un prochain train pour Fouilly. Dans ce cas, nos deux individus seraient encore sur le quai.

— J'y vais ! »

Pierre Dupont partit en courant, s'engouffra dans la gare. Il en sortit au bout d'une minute, revint toujours en courant, et dit à Fantômette qui s'était assise de nouveau dans la deux-chevaux :

« Le direct de Fouilly est passé il y a dix minutes à peine. Les faux monnayeurs l'ont pris. Ils avaient avec eux des paquets volumineux.

— Les faux billets évidemment.

Parfait. Nous pouvons nous mettre en route tranquillement. Rien ne presse, puisque nous savons où ils se rendent.

— Alors, je vais téléphoner à mon journal un nouveau papier. Comme titre :

Sur les traces des planches à billets!»

Il repartit à toute allure, entra dans la gare, pénétra dans, une cabine téléphonique et composa un numéro.

« Allô? France-Flash? Ici Œil de Lynx. Branchez-moi sur un magnétophone, j'ai un papier à dicter... Le nouvel épisode de William Will? Non, pas du tout, c'est le reportage que je suis en train de faire... Le feuilleton, je le dicterai plus tard, quand j'aurai trouvé le moyen de sauver Lady Namyte... Allô? C'est branché? Bon... Sur les traces des planches à billets. Notre envoyé spécial, l'intrépide Œil de Lynx est en train de vivre au réel des aventures rocambolesques. Après avoir sauvé la fameuse Fantômette d'une noyade originale à laquelle Barberini et son complice Casse-Tête l'avaient condamnée, notre sympathique reporter a retrouvé les traces des deux faux monnayeurs. A la suite d'un long trajet exécuté de nuit à bord d'une voiture ultra-rapide, il a retrouvé le camion frigorifique que les ingénieux malfaiteurs avaient transformé en imprimerie ambulante. Surpris par eux alors qu'il venait de découvrir le secret du camion, il a engagé un combat d'autant plus terrible et dangereux que ses adversaires étaient deux fois plus nombreux que lui!

« Malgré une résistance acharnée, il a succombé après avoir reçu un coup de revolver. Assené avec la crosse. Ses adversaires ont ensuite tenté de l'asphyxier au moyen de sa propre voiture, mais l'astucieuse Fantômette est miraculeusement intervenue pour sauver la précieuse vie d'un reporter de talent dont la perte eût été irréparable. Nous espérons qu'Œil de Lynx se remettra rapidement des graves blessures qu'il a reçues au cours du combat, et qu'il sera bientôt en mesure de donner aux fidèles lecteurs de France-Flash la suite d'Enfer et Damnation, leur feuilleton favori.

« Signé : ŒIL DE LYNX.

« Bon, c'est terminé, vous pouvez débrancher le magnétophone. Je rappellerai ce soir. »

Il raccrocha, revint à la voiture où Fantômette étudiait une carte routière et dit:

« C'est fait! Mais je me demande à quel moment je vais trouver

le temps d'écrire la suite du feuilleton... Sommes-nous loin de Fouilly?

— Deux cent cinquante kilomètres, dit Fantômette.

— Barberini et Casse-Tête vont y être avant nous...

— C'est probable.

— Si nous téléphonions à la police de Fouilly? Elle pourrait les arrêter à leur sortie de la gare? »

Fantômette réfléchit.

« Bien sûr. Mais nous, que nous resterait-il à faire? Rentrer à la maison? Jamais de la vie! Je compte bien mener cette affaire jusqu'au bout et procéder moi-même à l'arrestation des bandits. J'ai pris pour habitude de les servir tout ficelés à la police, et je ne vais pas changer aujourd'hui. D'autre part, vous avez un reportage à faire, n'est-ce pas? Il serait dommage de l'interrompre maintenant...

— C'est vrai. Avec un peu de chance, nous donnerons encore à ces messieurs l'occasion de nous noyer ou de nous asphyxier. Il ne faut pas se priver de ce plaisir! »

CHAPITRE IX

Fouilly



A MIDI, la voiture fit halte devant une petite auberge à l'enseigne du Roy et de la République.

L'aubergiste accueillit ses hôtes avec un grand sourire et dit malicieusement à la jeune fille :

« Ho, ho! Voici la fameuse Fantômette! Celle qui pourchasse les brigands et les voleurs! Je parie que vous êtes à la poursuite de terribles bandits!

— C'est exact.

— C'est très bien, ça! Vous avez raison de traquer ces vilaines gens... Mon fils Jean-Pierre, lui, se déguise en chevalier du Moyen-Âge pour chasser les Anglais du royaume de France. Et j'ai un neveu qui s'habille en cosmonaute. Lui, c'est contre les Martiens qu'il se bat, avec un gros pistolet atomique... C'est dommage qu'ils ne soient pas là en ce moment, sans quoi vous pourriez jouer avec eux... »

Et il s'en alla pour passer la commande à la cuisine, persuadé que la jeune cliente n'était qu'une simple imitatrice de Fantômette.

Le déjeuner expédié, on se remit en route. Pierre Dupont méditait, cherchant un moyen pour tirer la malheureuse Lady Namytte des griffes de l'infâme Méphistomas.

« Voyons... elle est attachée sur une voie ferrée et le train arrive... que faire pour la sauver?

— Elle n'a qu'à se réveiller, dit Fantômette. C'est un truc classique. Quand un auteur est à court d'imagination, il raconte que ses héros ont eu un cauchemar.

— Justement, je voudrais quelque chose de plus original.

— On peut imaginer que le chauffeur de la locomotive s'est brusquement mis en grève pour avoir de l'augmentation. Cela existe,

les grèves-surprise.

— Ce serait une coïncidence bien extraordinaire.

— Alors, faites dérailler le train avant qu'il n'écrase Lady Namytte...

— Tiens! C'est une idée, ça... »

En fin d'après-midi, la deux-chevaux parvint à Fouilly. Le journaliste avisa un vélo sur lequel un petit télégraphiste faisait du slalom, s'approcha au risque provoquer une collision et demanda la position géographique de la rue Pastisson. Le jeune acrobate tendit la main :

« Vous voyez cette rue, là-bas à droite?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien, c'est pas celle-là. C'est la suivante. Il y a un café au coin. Le bar Bapou.

— Bien, merci.

— Pas de quoi, m'sieur ! »

Le journaliste tourna devant le bar, entra dans la rue Pastisson et s'arrêta devant le numéro 18.

C'était une bâtisse de trois étages passablement délabrée. Murs lézardés, vitres fendues, balcons rouilles. Derrière une fenêtre du rez-de-chaussée, un petit vieillard coiffé d'une casquette qui lui tombait sur le nez, les yeux chaussés de lunettes, le menton couvert d'une barbe blanche broussailleuse, regardait en direction des nouveaux venus en plissant les rides de son visage.

« Que faisons-nous? demanda Œil de Lynx. Si Barberini et Casse-Tête sont là, nous risquons gros en essayant d'entrer.

— Renseignez-vous auprès de ce petit vieillard. C'est sans doute le concierge. Il doit savoir si les deux bandits sont arrivés.

— J'y vais. »

Pierre Dupont sortit de la voiture, s'approcha de la fenêtre et fit un large sourire.

« Belle journée, n'est-ce pas?

— Pour sûr qu'il fait beau, dit le petit vieux d'une voix chevrotante, il fait même chaud.

— Dites-moi, c'est bien ici qu'habite M. Fripounet?

— Ben... peut-être que oui ou peut-être que non. Vous ne trouvez pas qu'il fait diablement chaud? Et quand on a chaud, on a soif. Mais le vin blanc, dame! Ça coûte cher...

— Bon, je comprends. »

Œil de Lynx tira un billet de son portefeuille et le plia négligemment en quatre. Il dit :

« Alors, ce M. Fripounet?

— Oui, il habite au premier. Mais il n'est pas là en ce moment.

— Ah! Et personne n'est venu chez lui, aujourd'hui?

— Si. Un grand type et un petit. Avec des paquets. Ils sont montés, puis sont repartis au bout d'un quart d'heure.

— Alors ils ne sont pas revenus?

— Non.

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur l'appartement de M. Fripounet. C'est possible?

— Hum! Je ne sais pas si j'ai le droit de vous laisser monter... Enfin, si c'est juste pour regarder...

— Bien sûr!

— Alors, vous ne m'avez pas vu. Si quelqu'un me demande, je suis au bar Bapou. »

Il empocha prestement le billet, puis sortit de sa loge et se dirigea en trotinant vers le café du coin. Pierre Dupont fit signe à Fantômette de le suivre.

Les deux enquêteurs grimpèrent un escalier de bois aux marches vermoulues, atteignirent le premier étage sans s'être cassé les jambes et poussèrent l'unique porte du palier dont la serrure semblait avoir depuis longtemps disparu.

Le terme pompeux d'appartement s'appliquait mal à la chambre minable dans laquelle ils entrèrent. Le papier peint à fleurs fanées s'arrachait de lui-même aux murs. Le plafond servait de terrain d'exercice aux mouches et aux araignées. Le mobilier se composait d'une table vieille mais non vénérable et d'un tabouret qui avait peut-être été garni de paille en un temps très reculé. Le plancher de bois non raboté s'ornait de quelques bouts de papier.

Des papiers qui hypnotisèrent Fantômette. Elle se précipita pour en ramasser un, le brandit en poussant un cri de joie :

« Regardez! Un faux billet... à demi imprimé, comme ceux que j'avais trouvés dans le sous-sol de la laverie...

— En effet. Ceci prouve que nos bonshommes sont bien venus ici. Mais qu'ont-ils fait? Voulaient-ils cacher leur stock de billets?

— A mon avis, ils espéraient prendre contact avec le nommé Fripounet.

Comme ils ne l'ont pas trouvé, ils sont repartis!

— Oui, ce doit être cela. Mais... que faites-vous?»

A quatre pattes sur le plancher, Fantômette ramassait des petits bouts de papier qui paraissaient provenir d'une feuille déchirée.

« Oh! Mais voilà qui a l'air intéressant... voulez-vous m'aider à ramasser ces papiers? Posons-les sur la table... Bien...

Maintenant, comptons-les... » — Pourquoi?

— Vous allez voir. »

On fit le compte des bouts de papier. « Trente et un, dit Pierre Dupont.

— Il en manque un.

— Hein? Pourquoi?

— Parce que nous avons affaire à une feuille qui a été déchirée cinq fois, ce qui donne en tout, en superposant à chaque fois les morceaux, trente-deux morceaux... Tenez, le voilà. »

Fantômette ramassa le dernier fragment et entreprit de reconstituer la feuille. Ce petit jeu de puzzle l'occupa pendant quelques minutes. Œil de Lynx la regardait faire en souriant. Il observa :

« Ma chère, vous lisez trop de feuilletons. Qu'espérez-vous découvrir? La cachette d'un trésor inca ou les plans d'une fusée secrète?

— Il s'agit justement d'un plan. Regardez maintenant! »

Sur la feuille reconstituée apparaissait le schéma d'une route, d'un aérodrome, de constructions diverses. Une note manuscrite était ainsi rédigée : « Nouveau logement Voltaire dans villa Les Pissenlits, en bordure base aérienne de Vélivoles. »

« Alors, monsieur Lynx, êtes-vous convaincu, maintenant? Il me semble que l'expression « Nouveau logement Voltaire » est parfaitement claire. Ils vont installer une nouvelle imprimerie à Vélivoles.

Donc...

— Donc, nous y allons?

— Parbleu! »

Ils redescendirent, montèrent dans la voiture, firent demi-tour et sortirent de la rue Pastisson.

Accoudé au zinc, le petit vieillard à casquette avait observé attentivement leur départ. Il termina son verre de blanc, traversa la rue pour rentrer dans sa loge dont il referma soigneusement la porte. Il se planta devant un miroir, observa complaisamment son visage avec un petit rire satisfait.

Puis il ôta sa casquette, ses lunettes et sa fausse barbe.



CHAPITRE X

Vers Vélivoles



CEIL DE LYNX lâcha (de nouveau) son volant et répéta (une fois de plus) : « Ça y est! Cette fois-ci, nous les tenons! Je vais pouvoir réaliser le plus brillant reportage de ma vie! Le journal devra faire tourner ses rotatives à une telle allure qu'elles éclateront! Je vois d'ici le titre sur cinq colonnes à la une :

CEIL DE LYNX ET FANTÔMETTE A LA POURSUITE DES FAUX VOLTAIRE!

« Sensationnelle arrestation des malfaiteurs! Barberini et Casse-Tête sous les verrous! Les exploits de notre reporter Cœil de Lynx éclipsent ceux de son héros William Will!

— Vous êtes d'une charmante simplicité, fit Fantômette en riant.

- N'est-ce pas? Ceci me rappelle le mot d'un grand auteur dramatique qui s'écriait : « Merci, mon Dieu, d'avoir « ajouté à mes mille qualités... la modestie! »

Le trajet se poursuivit de la sorte, agrémenté de mille bavardages (nos deux héros devaient d'ailleurs crier à tue-tête pour couvrir le bruit de la voiture).

Vers cinq heures, on fit halte au petit village de Tartignolle pour prendre de l'essence et se rafraîchir avec des Jus de fruits. Pierre Dupont téléphona au journal afin de dicter un nouvel épisode du feuilleton qui se terminait ainsi :

La bombe au trinitronitrol éclata, mettant le feu au réservoir de l'hélicoptère. Lady Namyte poussa un cri de rage : c'était encore un coup de l'affreux Méphistomas! Sans perdre de temps, elle ouvrit la portière de la cabine et se jeta dans le vide. Elle compta jusqu'à deux, tira sur la poignée de son parachute. Rien ne se produisit. Lady Namyte continua de tomber à toute allure vers le sol. Elle leva les

yeux et poussa (à nouveau) un cri de rage et de désespoir : le diabolique Méphistomas avait remplacé la voilure de nylon par un grillage en toile métallique!

(A suivre.)

Œil de Lynx remit la voiture en marche. Il ne restait plus qu'une soixantaine de kilomètres à parcourir pour atteindre Vélivoles.

« Nous y serons dans une heure, dit-il. Avez-vous une idée sur ce qu'il faut faire? Nous avons le temps de réfléchir au meilleur moyen de les capturer.

— A quoi bon? Nous verrons bien une fois sur place.

— Il faut prévenir la gendarmerie...

— Encore? La dernière fois, ça ne m'a guère réussi. Non, avant de les déranger, je veux être certaine de tenir mes bonshommes pieds et poings liés. Comme cela, la gendarmerie ne se déplacera pas pour rien. »

Une heure plus tard, l'auto se trouva en vue de Vélivoles. Elle traversa la localité, longea un immense terrain gazonné bordé de hangars devant lesquels s'alignaient de gros poissons d'aluminium : les avions de la base aérienne. Un appareil se tenait en bout de piste, prêt à décoller.

Fantômette désigna l'extrémité du terrain.

« D'après le plan, la villa *Les Pissenlits* doit se trouver là-bas. Tenez, il y a un petit groupe de maisons. C'est sans doute l'une d'elles.

»



Pierre Dupont ralentit en arrivant au niveau des maisons. C'étaient des petits pavillons entourés de jardins potagers. L'un d'eux, assez isolé des autres, était protégé par une clôture basse sur laquelle se trouvait une plaque émaillée où s'inscrivait en toutes lettres le nom :

Les Pissenlits.

« La voilà, dit Fantômette, stoppez à cent mètres d'ici. » ,

Dupont obéit, arrêta la voiture sur le bas-côté de la route. Il déclara :

« Je vais y aller. Vous resterez ici pour le cas où il m'arriverait quelque chose. Si je ne suis pas revenu dans dix minutes, vous irez chercher du secours.

— Je suis d'accord avec vous, c'est tout à fait ce qu'il faut faire. Il est indispensable que quelqu'un reste ici. Mais pas moi. »

Elle ouvrit vivement la porte de la voiture, sauta à terre et s'échappa en direction de la villa. Œil de Lynx ne put s'empêcher de sourire.

« Elle a du cran, cette petite! Si je n'avais pris William Will comme héros pour mes feuilletons, j'aurais sûrement adopté Fantômette! »

Il nota l'heure qu'indiquait sa montre, alluma une cigarette et attendit en cherchant par quel moyen il pourrait sauver Lady Namyte, qui se trouvait toujours suspendue à son parachute-passoire. Il y eut dans l'air un grondement sonore accompagné d'un sifflement aigu : l'avion venait de décoller en rasant le toit des villas. En trois ou quatre secondes, ce ne fut plus qu'un point minuscule perdu à l'horizon. Il effectua un large virage, brilla comme une étoile en passant dans un rayon de soleil, puis fonça vers l'aérodrome, se cacha dans un nuage, réapparut, disparut encore. Il se produisit un coup de tonnerre qui fit trembler les vitres des villas.

« Il vient de franchir le mur du son... Ce que ça peut être bruyant, ces machins-là! » pensa Fantômette en s'approchant de la clôture.

Elle concentra son attention sur le pavillon. Les volets de bois étaient fermés, tant au premier étage qu'au rez-de-chaussée. La demeure semblait inhabitée.

« Apparemment, il n'y a personne. Mais il est possible que nos deux faussaires se cachent à l'intérieur. S'ils veulent installer là leur nouvelle imprimerie clandestine, ils ont intérêt à ne pas se montrer. »

D'un bond léger, elle sauta la clôture, traversa un jardinet où la récolte de mauvaises herbes était sans doute excellente, s'approcha de la porte d'entrée. Elle colla son oreille contre le battant. Silence. La porte devait être fermée à clef...

Fantômette appuya sur la poignée.

« Non! C'est ouvert... Allons-y! Avec la prudence qui s'impose.

»

La jeune détective entra dans un vestibule de style vieillot dont l'inventaire eût comporté un porte-parapluie en fer forgé, une patère de chêne, une plante verte dans un pot et un chromo représentant *Les*

Glaneuses de Millet.

Elle traversa le vestibule au fond duquel se trouvait une porte, s'immobilisa, écouta. Le silence était complet.

Elle ouvrit la porte.

« Tiens! Fit une voix, voici notre chère Fantômette! »



CHAPITRE XI

La fin de Fantômette



CINQ hommes se trouvaient dans la pièce. Un salon meublé dans le même style antique que celui du vestibule.

Assis devant une table surchargée par des piles de faux billets, Barberini et Casse-Tête faisaient des liasses qu'ils attachaient avec des élastiques. Debout dans un angle, près d'une fenêtre, un homme vêtu d'un costume blanc, d'une chemise rouge et d'une cravate verte se polissait les ongles. A son côté, bien à l'aise dans un vaste fauteuil, un grand gaillard au menton mal rasé fourrait des doigts épais dans sa tignasse.

« Bonsoir, chère amie! » répéta la même voix. L'homme qui venait de parler occupait à lui tout seul un canapé sur lequel il s'était allongé négligemment. Il était coiffé d'un feutre mou à bords larges, tirait d'un gros cigare d'épaisses bouffées de fumée et semblait très satisfait de lui-même. D'un air narquois, il regarda la nouvelle venue et dit :

« Je n'ai pas besoin de faire les présentations, n'est-ce pas?

— Le Furet!

— Oui, le Furet, pour vous servir. Et vous retrouverez avec plaisir mon excellent ami le prince d'Alpaga...

— Toujours aussi élégant... »

L'homme vêtu de blanc fit une courbette comique en montrant une denture qui eût enthousiasmé un fabricant de pâte dentifrice.

« Et voici, poursuivit le Furet, notre bon Bulldozer...

— Toujours aussi crasseux, à ce que je vois... »

Le gaillard fit un mouvement pour se lever, mais le Furet

l'arrêta d'un geste :

« Doucement, mon cher! Nous avons tout le temps nécessaire pour nous occuper de notre petite amie. »

Puis il désigna Barberini et Casse-Tête.

« Quant à ces messieurs, je crois que vous avez eu affaire à eux récemment. Quoiqu'ils ne fassent pas partie de mon équipe habituelle, je m'entends fort bien avec eux. Nous nous sommes associés pour cette affaire de billets que l'on pourrait appeler « L'opération Voltaire ». Opération que votre action intempestive a failli compromettre, mais que j'ai néanmoins menée à bien grâce à ma présence d'esprit. »

Fantômette conservait son sang-froid, malgré le péril qu'elle courait. Dans ce salon était réunie la plus belle collection de coquins qu'on pût trouver hors des murs d'une prison. Barberini et Casse-Tête : des faux monnayeurs prêts à commettre tous les crimes. Le Furet et sa bande : cambrioleurs incendiaires. Des spécialistes de l'évasion qui allaient trouver une magnifique occasion de se venger d'elle².

« Si l'on m'offrait une placé de garde-barrière au Kamtchatka, pensa la justicière, je l'accepterais tout de suite! »

Le Furet ralluma son cigare qui s'était éteint et poursuivit son petit discours :

« Vous pensez sans doute, ma jeune amie, que si vous avez retrouvé la trace des billets, si vous êtes parvenue jusqu'ici, c'est avec l'aide de votre perspicacité, de votre flair, de votre lucidité? Erreur, ma chère! Si vous êtes ici, c'est tout simplement parce que je vous y ai fait venir. Voulez-vous savoir comment? »

Fantômette comprenait qu'elle était tombée dans un piège. Les bandits savaient parfaitement qu'elle allait venir à la villa Les Pissenlits. Ils l'attendaient! Surmontant l'angoisse qui commençait à l'étreindre, Fantômette se força à sourire. Elle répondit:

« Je veux tout savoir! Expliquez-moi donc comment vous avez monté votre petite souricière... Je serai charmée de vous entendre... »

Le Furet laissa tomber son cigare à l'intérieur d'un vase de Chine, en sortit ira autre de son gousset et coupa le bout d'un coup de dents. Il expliqua complaisamment :

« Si vous le voulez bien, pour plus de clarté je vais reprendre cette affaire à son début...

— Reprenez, reprenez...

— Il y a de cela quelques mois, Barberini et Casse-Tête sont venus me trouver pour me proposer une combinaison intéressante. Si je leur apportais mon aide matérielle, ils seraient en mesure d'imprimer une importante quantité de faux billets. Ils avaient les clichés, mais il leur manquait un local. Mon ami le prince d'Alpaga qui est amateur de beau linge, avait fait laver quelques chemises au Lavtoutblanc. A cette

occasion : il avait appris que les propriétaires de la boutique Voulaien
la vendre. Aussitôt, j'en fis l'acquisition et mes amis installèrent leur
matériel dans le sous-sol. »

Le Furet alluma son cigare avec un briquet d'or massif, lança
quelques bouffées au plafond et poursuivit :

« Mais quand on fait un métier aussi délicat, il faut être prudent.
C'est pourquoi, après quelques semaines, ils décidèrent de
déménager pour s'installer dans un camion frigorifique. Une idée à
moi. Grâce aux accumulateurs ils pouvaient continuer de faire marcher
la presse, et le véhicule leur permettait de se déplacer constamment
de manière à échapper aux policiers.

— C'était très ingénieux.

— Très! Malheureusement... malheureusement POUR VOUS,
vous êtes venue fourrer votre nez dans nos affaires, avec l'aide de je
ne sais quel scribouillard qui invente des feuilletons stupides... Œil de
Bœuf, je crois...

— Œil de Lynx.

— C'est ça. Vous avez donc découvert le camion dans la forêt
de Giroflées. Mes amis Barberini et Casse-Tête ont essayé
d'asphyxier Œil de Machin, mais, hélas! Vous l'avez sauvé. Ils se sont
alors trouvés dans une situation difficile. Le camion était repéré, son
signalement diffusé par la presse, la radio et la télévision. Il fallait
l'abandonner. Ce qui fut fait. Barberini et Casse-Tête le laissèrent
devant la gare de Giroflées après avoir fait des paquets avec les faux
billets et les clichés. Ils me téléphonèrent alors pour me mettre au
courant de la situation. Je leur suggérai de laisser dans le camion un
bout de papier sur lequel ils inscriraient l'adresse de Fripounet, un de
mes collègues qui est en prison depuis un mois. Oui, le pauvre s'est
intéressé de trop près à un encaisseur qui est un ancien champion de
catch. Mais passons. Vous avez donc trouvé le papier, ainsi que je le
prévoiais, et vous avez couru à Fouilly, au numéro 18 de la rue
Pastisson. Vous saisissez l'intérêt de cette opération?



— Pas très bien. Mais je gage que vous allez me l'expliquer.

— Avec plaisir! Barberini et Casse-Tête allaient prendre le train, chargés de colis compromettants. Il fallait vous empêcher de prévenir la police qui n'aurait pas manqué de venir les cueillir à l'arrivée. En vous éloignant, je leur laissais le temps de s'échapper. En fait, c'est seulement Barberini qui prit le train pour venir ici avec les billets et les clichés. Casse-Tête loua une voiture rapide pour vous précéder à Fouilly. Il prit la place du concierge, mit des lunettes, une casquette et une fausse barbe, vous indiqua la chambre de Fripounet. Chambre dans laquelle il avait disposé des petits papiers indiquant la position de la villa où nous sommes. Bien entendu, vous n'avez pas manqué de donner dans le panneau. Accompagnée d'Œil de Truc, vous avez reconstitué le plan en vous félicitant de votre intelligence. Vous vous êtes dit : « Maintenant, nous les tenons! » et vous vous êtes jetée dans la gueule du loup!

Bravo, tous mes compliments! » Fantômette serra les poings. Le Furet l'avait manœuvrée à sa guise. Elle avait suivi aveuglément le chemin qu'il traçait exprès pour elle, avec toutes les précisions nécessaires, C'est tout juste s'il n'avait pas planté des poteaux indicateurs au long de la route!

Elle enroula en souriant une de ses boucles noires autour de l'index et dit :

« Enfin, voilà un adversaire avec lequel il faut compter! D'habitude, je ne me bats que contre des mauviettes, des cambrioleurs amateurs ou des escrocs de pacotille! Mais cette fois-ci, je dois reconnaître que l'ennemi me donne du fil à retordre. Tant mieux! Je commençais à me rouiller... »

Le Furet se mit à rire :

« Ma chère, il est un peu tard pour reconnaître ma valeur. Au lieu de vous mêler de mes affaires, il eût été préférable que vous vous contentiez de faire vos devoirs et d'apprendre vos leçons. Le métier de policière n'est pas fait pour les gamines! Vous allez le voir sous peu.

— Vraiment?

— Oui. Vous regretterez de m'avoir mis des bâtons dans les roues... Alpaga ! » L'homme élégant s'approcha :

« Chef?

— Tu peux mettre la mèche en place. C'est un petit travail délicat. Je compte sur toi pour que ce soit bien fait et qu'il n'y ait pas de raté.

— Ne vous inquiétez pas, tout ira bien,»

Il se coiffa d'un chapeau vert et sortit. Le Furet jeta son cigare dans le vase chinois et en alluma un autre. H expliqua :

« Le prince d'Alpaga va préparer une petite chose à votre intention. Aimez-vous les feux d'artifice?

— Bien sûr. C'est très joli, les fusées multicolores...

— Ma chère Fantômette, il ne s'agit pas de fusée.

— Non? De feux de Bengale, alors?



Bien sûr. C'est très foli, les fusées multicolores...

— Vous n'y êtes pas. Il y a derrière cette maison un vaste terrain vague. Ce matin, j'ai fait disposer au centre de ce terrain une petite caisse qui contient des pains de T.N.T. Vous n'ignorez pas qu'il s'agit d'un explosif extrêmement puissant? Eh bien, le prince d'Alpaga est en train d'ajuster une mèche à l'un de ces pains. Tout à l'heure, nous allumerons cette mèche et la caisse explosera! Cela fera un gros bruit, mais personne ne s'en inquiétera, puisqu'il y a constamment dans la région des bangs supersoniques. J'en ai encore entendu un tout à l'heure... Mon idée n'est-elle pas astucieuse?

— Très. Mais je ne vois pas en quoi cela peut me concerner? »

Le Furet leva un sourcil, l'air surpris.

« Comment? Vous ne comprenez pas?

Nous allons vous attacher sur la caisse.

Après, boum! Plus de Fantômette! Volatilisée! Supprimée! Effacée!

— Et nous aurons enfin la paix! S'écria Barberini.

— Oui, grogna le gros Bulldozer, depuis le temps qu'elle nous cause des ennuis... ce ne sera pas trop tôt!

— Une belle fin! » ricana Casse-Tête.

Le Furet fit tomber la cendre de son cigare dans le vase. Il demanda à Fantômette : « Qu'en pensez-vous? Vous pouvez me remercier de vous offrir une belle mort...

— En effet. Je suis très satisfaite. Mais toutefois j'aimerais vous faire part de mes dernières volontés.

— C'est juste. Je vous écoute. Que désirez-vous?

— Je voudrais apprendre le chinois. »

Le Furet hocha la tête et se leva

« Décidément, il est écrit que vous ne serez jamais sérieuse.

— Excusez-moi, mais je ne sais rien prendre au tragique.

— En effet. Eh bien, finissons-en. Si vous voulez me précéder...

— Mais comment donc!... » Bulldozer ouvrit une des portes du salon qui donnait sur l'arrière de la villa. Le groupe sortit. Ainsi que le Furet l'avait dit, il y avait là un vaste terrain irrégulier, bosselé, couvert d'herbes que parsemaient des vieilles boîtes de conserves. A cent mètres de là, le prince d'Alpaga se tenait debout près d'une petite caisse, les mains dans les poches et le chapeau rabattu sur le nez.

On le rejoignit. Le Furet demanda :

« C'est prêt? »

Le prince d'Alpaga fit un signe affirmatif. Le chef examina la caisse d'où sortaient cinq mèches mesurant chacune un demi-mètre de long. Il s'exclama : « Comment! Tu as mis cinq mèches?

— Pour plus de sûreté.

— A la bonne heure! Au moins, ça ne risquera pas de rater. Et

ça va fumer, ah! ah!»

Il donna des ordres. Bulldozer empoigna Fantômette, la coucha sur la caisse tandis que Casse-Tête l'y attachait avec une cordelette. Il demanda à la justicière d'un ton narquois : « Êtes-vous bien installée? Ce lit vous plaît-il?

— C'est peut-être un peu dur. Pas rembourrée, cette caisse.

— Rassurez-vous, ce ne sera pas long. Vous serez bientôt au paradis.

— Tant mieux! Au moins je n'y verrai pas votre vilaine figure...

»

Le Furet haussa les épaules. Il ordonna:

« Alpaga, allume les mèches! Et nous autres, allons nous mettre à l'abri près de la villa. »

Le prince d'Alpaga sortit de sa poche une boîte d'allumettes et se mit en devoir d'enflammer l'extrémité des cinq mèches. Le Furet, Bulldozer, Barberini et Casse-Tête partirent au pas gymnastique, traversèrent de nouveau le terrain et s'aplatirent sur le sol, contre le mur de la villa. Ils attendirent.

« Que fait-il? Grogna le Furet, s'il tarde trop, ça va lui sauter dans la figure!

— Il lui faut le temps d'allumer toutes les mèches, dit Barberini.

— Oui, mais il ferait bien de se presser... Ah! Le voilà! »

Le prince d'Alpaga revenait en courant. Les mèches fusaient, formant un nuage bleuté qui s'épaississait autour de la caisse.

Le Furet se frotta les mains. Il vivait la minute la plus exaltante de son existence.

Enfin, il allait être débarrassé définitivement de celle qui avait provoqué son arrestation à plusieurs reprises. Fantômette allait disparaître pour toujours!

Un éclair orangé apparut soudain, suivi par un énorme nuage noir et une détonation assourdissante qui fit trembler le sol et brisa les carreaux de la villa. Des mottes de terre jaillirent vers le ciel, y restèrent un instant suspendues, puis retombèrent en pluie sur le terrain vague.

Le Furet se releva.

« Voilà une bonne chose de faite! » dit-il en guise d'oraison funèbre.

CHAPITRE XII

Les princes d'Alpaga



LES BANDITS n'attendirent pas que la fumée se soit dissipée pour courir vers le lieu de l'explosion. Là où se trouvait la caisse un instant auparavant, il y avait maintenant un cratère de trois mètres de diamètre. Le Furet eut un petit rire satisfait.

« Elle a été pulvérisée! C'est parfait. Retournons à la villa. Nous avons à nous occuper de choses plus sérieuses. »

Ils firent demi-tour, rentrèrent au pavillon, s'installèrent de nouveau dans le salon. Le Furet reprit sa position allongée sur le canapé, alluma un autre cigare. Il déclara :

« Il faut que nous nous occupions de la diffusion des billets un peu plus que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. On ne peut se contenter de glisser quelques billets à droite et à gauche. C'est de l'artisanat. Nous devons trouver un acheteur qui nous prenne tout le stock en une seule fois. Toi, Bulldozer, tu connais quelqu'un qui pourrait s'en charger? »

Le grand gaillard fit la moue et grogna :

« Moi, je ne connais que des marchands de vieille ferraille.

— Et toi, Barberini?

— J'ai bien dans mes relations un type qui écoule des devises étrangères ou de la fausse monnaie...

— C'est tout à fait ce qu'il nous faut!

— Oui, mais il vient d'être condamné à cinq ans...

— Ah! Dommage... Casse-Tête?

— Je ne connais que des cambrioleurs...

— Et toi, mon cher prince d'Alpaga, tu n'étais pas en contact avec un receleur?... Comment s'appelle-t-il, déjà? Il s'est évadé

récemment du pénitencier de Bing-Bing...

— Heu...

— Comment, toi aussi tu as oublié son nom? C'est étrange... Il s'appelle... voyons... Dédé quelque chose... Ah! Voilà :

Dédé-la-Pincette. L'as-tu vu ces jours-ci?

— Heu... non.

— C'est dommage. Et Jojo-Bel-Œil? Tu pourrais lui passer un coup de fil. Il a toujours de bonnes combines. Oui, c'est une idée, téléphone-lui. »

Le Furet décrocha le récepteur d'un appareil posé sur la table et le tendit au prince d'Alpaga qui le prit en marquant une certaine hésitation. Il bredouilla :

« Hum! Je... Je ne me rappelle plus son numéro...

— Comment? Tu as des trous de mémoire, en ce moment! Est-ce que tu t'imagines... mais... dis donc, approche un peu ici... enlève ton chapeau... »

Le prince d'Alpaga restait immobile, tête baissée, le chapeau rabattu sur le visage. Le Furet quitta son canapé et d'un revers de main envoya voltiger le chapeau à l'autre bout du salon.

Les bandits poussèrent un cri collectif de surprise. L'homme qui se trouvait devant eux n'était pas le prince d'Alpaga!

« Je le reconnais ! hurla Barberini, c'est le journaliste!

— Oui, approuva Casse-Tête, c'est Œil de Faucon! »

En un éclair, le Furet plongea la main sous son veston et mit à l'air un automatique.

« Haut les mains! Mon bonhomme, tu vas nous expliquer ce que tu fais ici! Où est le prince d'Alpaga? »

Pierre Dupont, au lieu de lever les mains, les mit dans ses poches. Il dit avec calme :

« Ne vous inquiétez pas pour votre prince de calicot. Il dort tranquillement sur le côté de la villa. Je lui ai tapoté le crâne avec la manivelle de ma voiture et je l'ai ficelé à grand renfort de ceinture et de cravate. Il se trouve très bien là où il est. »

Le visage du Furet se contracta. Il menaça :

« Tu vas payer cher ce petit jeu! Tu t'imagines qu'on peut s'attaquer à mes hommes ou à moi sans en subir les conséquences? Tant pis pour toi!

Bulldozer, va délivrer Alpaga. »

Bulldozer sortit, rentra une minute plus tard en compagnie du prince dont le vêtement se réduisait à un caleçon de soie rouge à pois blancs!

Les bandits eurent beaucoup de mal à s'empêcher de rire en voyant sa mine déconfite. Il se précipita vers Œil de Lynx en criant :

« Misérable! Tu as osé mettre ma chemise et mon beau

complet tout neuf! Je vais t'étriper! Je vais te déchirer en sept morceaux! »

Le Furet intervint pour calmer Alpaga en disant :

« Un peu de patience, mon cher. Ce scribouillard va subir un petit traitement qui lui ôtera l'envie de te faire des farces aussi stupides! »

Il se tourna vers Pierre Dupont qui s'était adossé au mur et semblait se désintéresser totalement de ce qui se passait autour de lui.

« Mon bonhomme, tu devrais savoir que je n'ai pas de pitié pour mes ennemis! Tu vas subir le même sort que Fantômette! En ce moment, elle est réduite en poussière! »

Le journaliste prit un paquet de cigarettes, en alluma une et dit :

« En ce moment, Fantômette se porte comme un charme.

— QUOI? Rugit le Furet.

— Je dis qu'elle se porte à merveille...



— Tu es fou?...

— Nullement. Vous m'annoncez triomphalement qu'elle a été pulvérisée. Je vous réponds : non.

— Elle est morte!

— Elle n'est pas plus morte que je suis Turc. »

Le Furet sentait des gouttes de sueur perler sur son front. Ce journaliste qui s'était substitué au prince d'Alpaga, qui gardait son optimisme quand on lui parlait de la mort de Fantômette... aurait-il pu empêcher?...

Le Furet leva son pistolet, ordonna : « Parle! Que s'est-il passé? » Œil de Lynx sourit :

« Cela paraît vous intriguer? Vous voulez connaître la clef du mystère, comme on dit dans mes feuilletons. C'est très simple! Pendant que Fantômette entraînait ici, je faisais le guet à l'extérieur.

J'ai vu votre prince de pacotille se diriger vers la caisse d'explosifs, préparer une mèche.

En bon journaliste intelligent que je suis, j'ai compris ce que vous alliez faire. J'ai pris la place du prince après l'avoir endormi. Fantômette a été ficelée sur la caisse et j'ai commencé à allumer les mèches. Dès que vous avez tourné le dos, mon cher Furet, j'ai coupé les liens de notre amie qui s'est éloignée aussitôt en profitant du nuage de fumée que produisaient les mèches. Vous comprenez maintenant pourquoi j'en avais mis cinq? »

Le Furet grinça des dents. Il proféra :

« Tu vas payer pour elle!

— Avec des vrais ou des faux billets? » Demanda une voix juvénile.

Les bandits se retournèrent. Fantômette venait d'entrer dans le salon, souriante. Elle faisait des moulinets avec une marguerite.

« Re-bonjour, mon cher Furet. Je reviens du paradis pour vous envoyer en enfer. Tiens! Le prince d'Alpaga... Comment, vous êtes en caleçon? En voilà, une tenue! Mais peut-être est-ce la dernière mode parisienne?

— Assez! Commanda le Furet au comble de l'exaspération. Puisque vous avez eu l'imprudence de revenir, je vais pouvoir procéder à une double exécution. Et cette fois-ci, je vous jure bien que vous y passerez tous les deux! Haut les mains! Mettez-vous contre ce mur! Votre dernière heure est venue!

— Qu'il est théâtral! S'esclaffa Fantômette, on croirait qu'il joue une tragédie antique!

— Silence! Je compte jusqu'à trois...

— Et instruit, avec ça! IL sait compter jusqu'à trois!

— UN!

— Sapristi! Mais il veut nous faire peur...

— DEUX!

Deux et demie... » Le Furet n'eut pas le temps de dire TROIS. La porte s'ouvrit brusquement et un groupe d'officiers aviateurs fit irruption, mitrailleuse au poing.

« Tiens, fit Fantômette, voilà le colonel Gardavou et ses hommes... Quel heureux hasard! Gomment allez-vous, mon colonel? »

En quelques secondes, les bandits se trouvèrent maîtrisés, empaquetés et expédiés en direction de la prison militaire, en attendant que la gendarmerie vienne en prendre livraison. Fantômette fit les présentations :

« Œil de Lynx, ou Pierre Dupont si vous préférez, le génial

créateur de William Will. Le colonel Gardavou, qui commande la base aérienne. Dès que je l'ai eu prévenu de la présence du Furet, il est accouru. »

Pierre Dupont remercia le colonel qui sourit en disant :

« Ne me remerciez pas! Je n'ai fait que mon devoir. Mais si vous voulez me rendre un petit service...

— Avec plaisir, dit Pierre Dupont.

— Eh bien, dites-moi donc comment Lady Namyte va se tirer d'affaire, avec son grotesque parachute en fil de fer?

— Ah ! dit le journaliste, je vous le dirais volontiers si je le savais. Mais je suis aussi angoissé que vous. Au fait, vous vous occupez d'aéronautique? Vous pourriez peut-être me trouver une solution? »



CHAPITRE XIII

La vie périlleuse de Ficelle



« CONNAIS-TU la recette de l'omelette aux œufs? demanda Boulotte.

— Non, dit la grande Ficelle. Je suppose que c'est une blague, comme le sandwich au pain ou les écailles d'huître en brochettes?

— Pas du tout! C'est très sérieux. C'est une omelette que j'ai inventée. Voilà. On casse des œufs dans une poêle, on les bat : mais au lieu d'y ajouter des champignons ou des pommes de terre, on met des œufs durs coupés en quatre. C'est délicieux, tu sais!

— Ce doit être un peu bourratif...

— Pas du tout! D'ailleurs on peut alléger avec de la purée ou des haricots blancs... »

Les explications culinaires de la jeune gastronome furent interrompues par l'arrivée de Françoise. Ficelle sauta de joie.

« Françoise! Te revoilà! Il y a deux jours qu'on ne t'a pas vue! Où étais-tu passée?

— J'ai fait un petit voyage, dit la brunette.

— C'est vrai? Où es-tu allée?

— En divers endroits.

— Et tu t'es bien amusée?

— Comme une petite folle. Tiens, je t'apporte France Flash. C'est la dernière édition. »

Ficelle déplia vivement le journal. Sur toute la largeur de la première page s'étalait un titre énorme :

ARRESTATION DU FURET et en sous-titre :

Ses complices Bulldozer et le prince d'Alpaga sont, sous les verrous, ainsi que les faux monnayeurs Barberini et Casse-Tête.

Ce magistral coup de filet a pu être réalisé grâce à l'ingénieuse

Fantômette et à l'incomparable Œil de Lynx qui ont mené l'enquête de concert.

Ficelle dévora l'article, puis le lut à haute voix pour le bénéfice de ses amies. Œil de Lynx expliquait comment, grâce à son extraordinaire sang-froid, il avait réussi à sauver Fantômette d'une mort certaine, et comment elle-même lui avait rendu un service analogue. L'article était abondamment illustré par des photos. On pouvait voir Fantômette éparpillant joyeusement dans l'air une pile de faux billets, Œil de Lynx dans le costume du prince d'Alpaga, brandissant un pistolet : le colonel Gardavou conduisant vers la gendarmerie la petite colonne de prisonniers. Alpaga fermait la marche d'un air piteux, toujours vêtu (horrible détail) de son caleçon rouge à pois blancs!

Ficelle s'écria :

« Fantômette est de plus en plus étonnante! Je ne comprends pas comment elle peut avoir tant d'aventures! Moi, par exemple, il ne m'arrive jamais rien... Et pourtant je fais tout ce que je peux pour vivre dangereusement... Je ne traverse jamais entre les clous, je stationne sous les échafaudages des maisons en construction, je me baigne dans les endroits interdits, je m'abrite sous les arbres isolés en cas d'orage pour voir si la foudre va me tomber dessus, sans aucun résultat! Ah! Ma vie n'est pas très drôle... »

Françoise mira sa frimousse dans une petite glace, sourit à son image et dit :

« Que veux-tu, ma pauvre Ficelle, tout le monde ne peut pas avoir une existence mouvementée comme Fantômette... »

— Oh! J'oubliais... »

Ficelle ouvrit fébrilement le journal :

« J'oubliais de lire la suite du feuilleton! Tu ne sais pas ce qui est arrivé à Lady Namyttte? Œil de Sphinx l'a mise dans une situation épouvantable! Elle tombe du ciel accrochée à un parachute en fil de fer! Je me demande ce qui va arriver... »

La grande fille lut la suite du feuilleton:

... Lady Namyttte faisait une chute vertigineuse, les mailles du parachute saboté n'offrant aucune résistance à l'air. « Je suis perdue! Songea-t-elle. Sois mille fois maudit, traître Méphistomas! » Une seconde plus tard, elle passa à travers la verrière d'une usine de matelas pneumatiques, tomba sur une haute pile de feuilles taillées dans du caoutchouc mousse, rebondit dans les airs, tomba de nouveau, bondit une ou deux fois encore puis finalement s'arrêta en faisant « Ouff»

« Comme c'est ingénieux! Dit Ficelle, je n'aurais pas eu l'idée de la faire tomber sur une fabrique de matelas! »

Nous n'avons pas ici la place de reproduire en entier l'épisode

de William Will, ni les réflexions qu'il inspira à Ficelle.

Nous nous contenterons de citer à titre de conclusion la dernière phrase du passionnant récit d'Œil de Lynx :

L'abominable Méphistomas attacha solidement Lady Namyttte à la caisse de dynamite et enflamma la mèche au moyen d'un briquet à gaz hilarant. Il lança un rire infernal, cria « Adieu pour toujours!» et s'envola dans sa fusée atomique. Puis il enleva le masque de carton qui dissimulait son visage... Horreur et damnation! Ce n'était pas Méphistomas, c'était d'Artagnan !

(A suivre...)

Œil de Lynx

Notes

[←1]

Le dictionnaire révèle que c'est l'action de s'étirer.

Voir Fantômette au Carnaval